



VENT DE BENA

Pentecôte 1984

SOMMAIRE

La présente édition de septembre 2020 contient :

- Éditorial par Xavier et Anne SALLANTIN : "Signé Bernard NORMAND".
- Bienvenue aux familles par le "collectif BENA".
- Ceux qui nous ont quittés depuis un an : Bernard NORMAND, Marie-Louise SAVONNET, Charles CHURET, André SANTU, Mgr Charles de PROVENCHERES.
- La lettre de Jacques-Jean CAUBET, Président de la Fondation BENA
- La lettre du Père Francis MAISONNIER, Conseiller spirituel de la Fondation Béna : "Germinations"
- La lettre de Maurice KUEHN, Conseiller rural de la Fondation Béna : "Que diable allaient-ils faire dans cette galère !"
- "Je suis à Béna" par Françoise REYNAL
- Libres propos d'un Bénaya par Olivier OURY
- Comment vivre l'entreprise par Jacques-Jean CAUBET
- Ce que je n'ai pas pu (ou pas su) dire à France-Culture par Xavier SALLANTIN
- Renouveau des études sur la Pshyta par Pierre PERRIER
- Essai de lecture scientifique du péché originel ou La liberté, le grâce et la science par Xavier SALLANTIN

L'édition originale dactylographiée regroupait aussi :

- Appel des cotisations
- Procès verbal de l'Assemblée Générale de l'Association Béna
- Procès verbal de l'Assemblée Générale de la Société Civile Béna
- A cœur d'ÊTRE, à cœur de CHAIR, à cœur de SANG, par Paul FAVAUDON
- Annuaire de l'Association Béna
 - Membres résidents
 - Membres décédés
 - Membres actifs et sympathisants
 - Membres correspondants

Éditorial de Xavier et Anne Sallantin - Signé : Bernard Normand

Chers amis de Béna,

Dans notre lettre de Noël nous vous avons annoncé que ce "Vent de Béna" serait consacré au Père Normand, Président de la fondation Béna, rappelé subitement à Dieu le 30 Novembre dernier.

Il nous a semblé que nous serions infidèles à la pensée si optimiste de ce frère disparu si nous nous cantonnions dans une commémoration nostalgique des grandes heures de sa vie. Vous savez qu'il se définissait toujours comme un prêtre heureux ; faut-il ajouter que les prêtres heureux n'ont pas d'histoire ? Nous croyons plutôt que leur histoire ne s'arrête pas avec leur mort. Ce que nous aimerions retracer, c'est la suite de l'histoire de Bernard Normand toujours présent et agissant parmi nous ; vous allez comprendre qu'il ne nous a pas quittés et qu'il est, avec tout son dynamisme, au cœur de la vie quotidienne de Béna.

Rentrant à Béna début Décembre, assommés par le départ si brutal de Bernard, nous apprenons que notre cher menuisier d'Enveigt, le "fuster" Torrent, 52 ans, est à l'hôpital de Perpignan dans un état désespéré. Il a fait une double hémorragie cérébrale ; après deux trépanations il est en coma profond; son cerveau, nous dit son fils Christian, n'est plus irrigué et l'hôpital a prié sa femme de rester chez elle et de se préparer à apporter des vêtements pour l'ensevelir dès l'annonce de l'issue fatale. Bernard Normand aimait beaucoup le fuster et sa famille. Nous l'interpellons aussitôt : "A toi Bernard, voilà ton affaire maintenant que tous les moyens humains de sauver cet homme sont épuisés". Nous invitons Madame Torrent à prier avec nous le Père Normand. Pour quelles raisons les médecins de l'hôpital prolongent-ils la réanimation ? Nous ne le savons pas, toujours est-il que six mois plus tard Monsieur Torrent est aujourd'hui bien vivant, convalescent. avec toutes ses facultés mentales retrouvées. Nous pensons que dans quelques mois, il sera sur pied et que peut-être il pourra reprendre une petite activité dans sa menuiserie. Nous sommes allés le voir dans la maison de rééducation de Thies où nous avons évoqué avec lui cette "résurrection" après ce long tunnel ; sa joie de vivre est restée la même, celle de Bernard Normand que nous avons longuement évoqué. Alléluia !

Quand nous avons revu Bernard Normand, aussitôt après sa mort, avec cet air un rien moqueur, comme s'il nous jouait un bon tour, nous vous avons confié notre première réaction : "c'est trop facile de nous lâcher ainsi et de nous laisser Béna sur les bras". Puis nous avons décidé de le mettre au travail et de lui confier toutes les tâches au dessus de nos forces. Au premier rang il fallait résoudre le problème de la cohabitation à Béna qui tenait de la quadrature du cercle. On ne peut pas plus déplacer les murs que changer les personnalités, ou du moins en ne peut les faire bouger qu'un tout petit peu, sans les casser. Après l'expérience de l'été, il a fallu redistribuer les locaux et les attributions. On a percé un gros mur en béton pour récupérer la soupente au-dessus de la rotonde "Chaudy" qui communique ainsi désormais avec la chambre en dessous par un escalier intérieur en colimaçon. On a déménagé l'atelier transféré du Mas Lulle à Cal Fore (mas Garetta). Et dans la nouvelle configuration dont je vous épargne les détails, chacun se sent mieux chez soi et en mesure d'être mieux soi-même au service de tous. Alléluia ! Mais continue, cher Bernard, à nous aider dans ce défi quotidien de la coexistence monacale, au bout du monde, tous tellement différents, mais aussi si bellement complémentaires...

Ciment de nos disparités : la prière; prière régulière au four à pain à midi et le soir pour ceux qui le désirent et le peuvent, office des heures dit en union avec toute l'Église. Prière charismatique aussi, chaque semaine, à l'initiative des Oury et du Père Jean-Marie Raaymakers, curé des Angles, avec la participation d'amis cerdans. Dans cette Cerdagne si déchristianisée, où dans quelques an-

nées il n'y aura plus qu'un ou deux prêtres pour une trentaine de paroisses, il est clair qu'il faut constituer des réduits de chrétienté. On découvre de merveilleux dévouements dans les villages. Alléluia ! Mais Béna saura-t-il être un ferment dans la pâte ? Est-ce un signe : nous avons cet hiver laissé se perdre la présure qui nous permet de réensemencer indéfiniment notre yaourt bulgare ...et nous avons mieux compris ce que représente la levure. Le sel de la Terre ... oui, mais il faut sans cesse en renouveler le stock et sur quoi compter pour cela ? Eh bien sur toi Bernard, entre autres ! Et sur vous tous, les 370 amis et correspondants de Béna dont Soisic vient de réviser le fichier ci-après reproduit, et qui comporte une proportion si appréciable d'orants.

Autre problème sans solution depuis quatorze ans : celui de l'installation à Béna d'un exploitant agricole, capable de vivre avec sa famille sur les ressources du gîte et de la ferme. Bernard Normand a prié avec nous, voici un an, à Antony chez les Oury, lorsque s'est exprimé leur appel vers Béna. Mais chaque année le long hiver et l'épreuve de la vie recluse et solidaire a jusqu'à présent eu raison des candidatures. En serait-il de même pour les Oury ? Le 25 mars, en la fête de l'Annonciation, Olivier nous a fait part de sa décision de poursuivre à Béna, à l'issue de son contrat emploi-formation d'un an qui s'achève en Juillet, Il s'en explique dans ce bulletin avec humour et franchise. Alléluia ! A la confiance des Oury envers Béna doit correspondre une réforme statutaire de la Société Béna pour régulariser l'existence de fait d'une exploitation agricole. On vous en reparle au compte rendu de L'Assemblée Générale de cette société.

"Bénis seront le produit de ton sol, le fruit de ton bétail, ... ta hotte et ta ruche ... Yahvé commandera à la bénédiction d'être avec toi en tes greniers comme en tes travaux ... pour te donner en son temps la pluie ...". Ce texte du Deutéronome reçu par Hélène et Olivier à la veille de leur départ pour Béna les a beaucoup touchés (Lt 28-1-14) et nous l'avons rappelé en ce temps des Rogations où la pluie surabondante promettait un herbe grasse pour nos juments. Mais la pluie, durant trois semaines en Mai et Juin, est devenue neige et l'herbe frileusement attend pour pousser. Néanmoins nos juments nous ont donné sans problème quatre poulains et une pouliche, portant à quinze le nombre de nos chevaux en attendant le seizième bientôt, celui de la jument Presle de Madame Oriols qui n'était pas prévu. Réussite à 120 % succédant aux belles récoltes de l'an passé et grand encouragement pour les agriculteurs novices que nous sommes. Alléluia ! Et si vous aviez vu le cueillement de tout un groupe de familles de Toulouse assistant à la mise bas d'une jument à la lumière des phares, en plein champ. A peine sur ses pattes, avant de se diriger vers sa mère épuisée, le petit poulain est venu lécher les mains des enfants émus. Et voici les noms catalans des produits de l'année Soroll (rumeur), Sol (Soleil), Serrat (Mont), Segell (Sceau), Sardana, la seule pouliche en cette année des "S". Pour mémoire, l'an passé nous sont nés deux poulains : Rufa (Tourmente) et Rocca (Racaille). Quelle place tient ce troupeau et que de soucis aussi car cette réussite n'avait rien d'assuré après la maladie si grave (tétanos) de notre étalon Kar l'an passé. Encore Alléluia !

Sans nul doute, trop c'est trop et nous nous en mettons toujours sur les bras beaucoup plus que nous ne pouvons assumer. A cet égard, Béna est parfaitement déraisonnable, mais il faut bien constater que toujours, au moment où il est indispensable, nous arrive le concours inattendu. Pendant huit mois nous avons eu l'aide très précieuse de Landry Carmona, un jeune volontaire mis à notre disposition par "Jeunesse et Sports", qui a été un compagnon efficace et amical. Pierre Alain Hugonnier est revenu à point nommé pour la campagne de bûcheronnage et pour aider à la remise en état de la bétailière grâce aux pièces miraculeusement fournies par une épave trouvée non loin. Un ménage de professeurs du lycée de Nanterre où travaille Jacques Sallantin s'est révélé d'une compétence parfaite pour nos travaux de maçonnerie. Et Monsieur Vaux, le père d'Hélène, est toujours là quand il est besoin d'un renfort aux jardins ou aux travaux d'aménagement. Comme vous le savez, Soisic est désormais ici avec sa diligence coutumière pour parer à tant de tâches en souffrance. Vous lui devez l'énorme travail de composition que représente ce Vent de Béna. D'autres concours sont annoncés pour bientôt, alors Alléluia... Mais que de fois nous redisons avec Paul :

"pressés de tout part, nous ne sommes pas écrasés ; dans des impasses, mais nous arrivons à passer... terrassés mais non annihilés ..." (2 Co 4-8), certains qu'il faut que nous portions ainsi le trésor de Béna dans "des vases d'argile" pour que nous sachions bien que sa conservation ne vient pas de nous.

Parmi les soucis celui du remplacement de Bernard Normand à la Présidence de la Fondation Béna, cette Association qui regroupe les bienfaiteurs de Béna et se porte garante auprès d'eux de la dimension spirituelle de Béna. Après diverses consultations, nous avons eu la très grande joie de voir Jacquet Caubet accepter cette charge malgré ses lourdes responsabilités professionnelles. Il est Président d'un centre de recherche qu'il a fondé de toutes pièces et qui est devenu le troisième de France¹. Nous lui laissons la parole dans ce bulletin. Vous lirez notamment sa récente communication à l'Assemblée du patronat chrétien. Il a été d'un formidable soutien pour Xavier depuis dix ans par sa confiance amicale, efficace, stimulante, exigeante... Quel merveilleux témoignage d'amitié que cette acceptation. Alléluia...

Bien sur, il n'a pas à remplacer Bernard Normand, puisqu'il est toujours parmi nous, et qu'il le prouve en nous envoyant en renfort le cher Père Francis Maisonnier qui accepte la fonction de conseiller spirituel. Vous trouverez son message dans ce bulletin. Quant à Maurice Kuehn, il accepte aussi d'être notre conseiller rural et vous lirez ses pages si pertinentes. Jacques Caubet, Francis Maisonnier, Maurice Kuehn, tous les trois sont venus récemment à Béna nous conforter puissamment, comme ils n'avaient d'ailleurs cessé de le faire depuis les débuts de la Fondation. Ainsi nous ne sommes pas abandonnés et la structure trinitaire de ce conseil doit réjouir son nouveau Président.

Parmi les protecteurs de Béna, nous avons toujours mis en bonne place le Père Jousse (S.J.) en raison de nos relations privilégiées avec son extraordinaire et vaillante secrétaire : Gabrielle Baron qui, à 87 ans, poursuit inlassablement son œuvre. Xavier, à l'automne, lui a présentée Hélène Oury très attirée par les récitatifs évangéliques. De cette rencontre est née l'idée d'une session Jousse à Béna qui s'est déroulée du 7 au 13 Avril avec la participation de deux élèves de mademoiselle Baron : Mesdames Rousseau et Perrier. Plusieurs dames catéchistes des environs y ont participé. Et quand Pierre Perrier est venu rechercher son épouse, il nous a donné la primeur du passionnant travail qu'il fait sur la version araméenne des Évangiles. Vous trouverez dans ce bulletin un texte qu'il a bien voulu nous adresser et qui comporte cette information stupéfiante : les méthodes scientifiques modernes de traitement de texte autorisent à considérer cette version araméenne, conservée par une communauté chrétienne chaldéenne dont l'araméen demeure la langue, comme plus ancienne que les versions grecques. Et les travaux de Jousse sur le style oral sont un maillon de cette découverte qui va faire grand bruit dans le monde de l'exégèse lorsque paraîtra l'ouvrage de Pierre Perrier.

Vous savez que c'est l'intuition d'une convergence future entre science et foi, entre révélation religieuse et révélation scientifique qui a donné naissance à Béna. Les anciens se souviennent de notre première session à l'Alpe du Grand Serre, en 1969, sur la lecture scientifique de la Genèse. Bernard Normand était déjà là, encourageant cette démarche encore balbutiante. Certains ont pu croire que cette première semence s'était desséchée sur la rocaille de Béna, tant nous avons été accablés par les problèmes matériels. Voici que, quinze ans après, deux textes fondamentaux de ce bulletin, prouvent que la graine a donné une tige qui commence à porter du fruit. Pierre Perrier est ingénieur en robotique chez Dassault; il met au service de son exégèse son savoir d'informaticien. Il est évident que toute l'exégèse accomplie depuis un siècle par des "littéraires" est à reprendre compte tenu des acquis de l'informatique ; bien des surprises nous attendent. Le papier de Xavier fait suite à sa conférence sur la croissante du Corps du Christ donnée à Toulouse début Décembre 83 qui a eu quelque impact. Cet essai sur "la lecture scientifique du péché originel" renoue directe-

1 Centre Stéphanois de Recherche : Hydromécanique et Frottement

ment avec les interrogations d'il y a quinze ans et montre l'immense chemin parcouru à travers bien des embardées. Vous verrez combien ces approches scientifiques peuvent renouveler et revivifier des données de la foi que la plupart des théologiens sont tentés de mettre on veilleuse, tant elles ont pu leur paraître dans un premier temps, inconciliables avec les connaissances modernes. Bien entendu, seuls les casse-cou entreprennent des grandes premières au risque de s'y briser les reins. Des bavures sont inévitables. Avec ces "ballons d'essai", Xavier assemble les matériaux de son livre Trois. Vous comprendrez la nécessité de ces travaux exploratoires avec une diffusion très restreinte compte tenu de leur témérité et de leur part d'erreur et d'incertitude. Déjà certains échos sont extrêmement encourageants. Alléluia...

Mais cette espérance confiante reste inséparable de ce qu'il convient d'appeler la "spiritualité du naufrage". Déjà, avec Bernard Normand, nous avons beaucoup médité dans les premiers temps de Béna sur la traversée du lac par les Apôtres, dans la tempête, et cette méditation avait donné lieu à un texte largement diffusé sur l'"espérance de Béna". Après la mort de Bernard, j'ai soudain ressenti, en lisant un psaume où il était question de naufrage, que la barque de Béna allait certainement couler. Nous faisons eau de toute part. Et j'ai réalisé alors que cette anticipation du naufrage inévitable avait été celle des Apôtres à deux reprises, lorsque le Christ dormait dans la barque et lorsque Pierre ayant voulu le rejoindre sur l'eau se noyait. J'ai compris que tout marin devait envisager l'éventualité du naufrage avec sang froid, comme faisant partie du métier. C'est alors que le capitaine, selon sa compétence professionnelle, reconnaît que le navire va sombrer qu'il reste la possibilité que Dieu se manifeste pour l'en empêcher si tel est son dessein. C'est pourquoi nous lui remettons Béna comme une barque condamnée à couler, les choses étant ce qu'elles sont ; nous lui demandons de laisser Béna s'enfoncer s'il n'est pas au service de Sa plus grande Gloire. C'est la folie même de Béna, le côté paranoïde de cette aventure dont parle si bien Jacques Caubet, qui exige que nous restions en sursis de naufrage, maintenus en surface seulement s'il plaît à Dieu de nous tendre la main. Depuis lors, je vois l'avenir avec beaucoup plus de sérénité et j'espère que ce bulletin vous prouvera que malgré les vagues Béna flotte encore. La tempête serait-elle apaisée ? Serions-nous proches du port ? "Ils voulurent le prendre dans la barque, mais aussitôt elle toucha terre au lieu où ils allaient" (Jn 6-21). Alléluia ! ...

Cependant Béna n'est qu'une toute petite barque de la Flotte de l'Église. Et je crois que cette spiritualité du naufrage vaut pour toute l'escadre de Pierre, car selon Paul : "toujours nous les vivants nous sommes livrés à la mort à cause de Jésus, afin que la vie de Jésus soit elle aussi manifestas dans notre existence mortelle" (2 Co 4-11). Ne voyez aucune morbidité dans cette problématique de naufrage qui n'est autre que celle du baptême, de l'immersion, de la plongée. C'est au contraire une problématique d'émersion, d'émergence, de renaissance. Je crois que l'Église est à la veille d'une nouvelle naissance qui implique d'abord la passion, la mort, la nuit du tombeau, avant de se manifester en résurrection pascale.

Je vois cette nouvelle naissance de l'Église, non pas comme un de ces multiples renouveaux qui ont émaillé son histoire, non pas comme l'éternel retour cyclique du Printemps après l'Hiver, non pas, bien évidemment, comme une marche en arrière vers l'état soi-disant meilleur, où elle se trouvait avant cette crise, mais comme une transformation explosive, une éruption comparable à ce qu'a subi le Judaïsme lorsque le Christianisme l'a ouvert aux nations païennes, l'a fait éclater "jusqu'aux extrémités de la Terre".

Comme était le Judaïsme au temps du Christ, l'Église me paraît encore dans le ventre de la baleine, tel Jonas inquiet d'avoir à témoigner à Ninive, la métropole païenne. Désormais l'ouverture géographique du christianisme est quasiment accomplie : le Pape, en mondiovision, peut s'adresser à la Terre entière. Mais il est demandé maintenant à l'Église de s'étendre à une autre métropole païenne, la Ninive culturelle. Il lui faut embrasser toutes les branches du savoir, toutes les conquêtes

de la connaissance, toutes les réalisations techniques. L'Église n'est pas universelle tant qu'elle n'assume pas toute vérité, et en particulier la vérité scientifique qui doit s'intégrer dans la Vérité du Christ ; tant qu'elle demeure un ghetto religieux et qu'elle se borne à moraliser les activités profanes au lieu de les sacrifier du dedans, de les incendier de l'intérieur en révélant que là aussi le Christ est à l'œuvre.

L'Église n'est pas seulement destinée à installer des missions dans les îles lointaines. C'est une première étape, mais il lui faudra un jour s'établir au cœur de toutes ces îles encore inconnues d'elle que sont les arts et les sciences, non pas pour y exercer quelque pouvoir temporel comme au temps de la Renaissance, mais pour les révéler, les illuminer, les transfigurer. Elle est appelée à tout instaurer dans le Christ, tout consacrer. Tout c'est à dire tout ce qui dans les activités humaines lui demeure encore étranger, impénétrable, si bien qu'elle apparaît insignifiante à nombre de nos contemporains qui "se consacrent" à tant de choses au sujet desquelles elle n'a jusqu'ici que peu à dire.

Qu'on ne voit là aucun procès fait à l'Église d'aujourd'hui, bien au contraire. Elle est en marche vers cet éclatement, vers ce nouveau "passage aux barbares" ; c'est parce qu'elle est dans l'épreuve, parce que son naufrage semble assuré si l'on s'en tient à une analyse toute humaine, que sa régénération, sa naissance à cette nouvelle dimension intégrale et cosmique est sans doute proche. Vous trouverez, je l'espère, dans ce Vent de Béna qui est parfois un brûlot, de quoi vous aider à partager ma conviction que l'Esprit de Feu prépare le grand incendie. C'est je crois, cette transformation transfigurante que faisait entendre Bernard Normand quand il écrivait dans son testament : "je pense que la crise actuelle est le signe que nous passons de la religion à la foi".

Oui vous trouverez dans ce Vent de Béna bien des motifs d'espérance et je remercie particulièrement Jacques Caubet, Francis Maisonnier, Maurice Kuehn, Pierre Perrier, pour leurs contributions si riches. Vous n'aurez également pas de mal à y déceler bien des faiblesses, à commencer par une tendance à l'hyperbole, et le sempiternel refrain : Béna par ci, Xavier par là, qui pourra vous agacer et dont je me passerais bien. Ces accents d'enthousiasme excessifs sont à mettre au seul compte des merveilles de Dieu ; je crois que par ailleurs nous vous disons assez nos difficultés, nos limites, nos misères pour que vous compreniez que nous n'avons aucune raison de nous glorifier de quoi que ce soit. Mais voilà, il nous faut seulement être fidèles à notre appel, à la consécration particulière à chacun selon son devoir d'état. Il est vrai que, comme Jonas, la fuite éperdue nous tente parfois et nous ne sommes pas certains d'y résister toujours. C'est pourquoi je pense que Bernard Normand est de ceux qui nous retiennent à bord, qu'il est présent et agissant derrière les témoignages et les textes où se mélangent le bon grain et l'ivraie que vous saurez trier. Vous reconnaîtrez sa griffe, c'est signé Bernard Normand ...

A propos de signature je m'aperçois que dans cet éditorial je suis passé du Nous au Je. Nous c'est toute l'équipe de Béna et particulièrement Anne que je voulais en commençant cosignataire de ce texte. Je c'est Xavier lorsqu'il se livre par la suite à des considérations trop personnelles pour les faire endosser par d'autres. Mais Anne qui reste courageusement à bord de la barque en perdition me dit qu'elle tient quand même à signer avec moi, surtout pour dire à chacun d'entre vous combien votre confiance nous est précieuse et combien vos intentions sont quotidiennement prises en charge.

En toute communion fraternelle au grand souffle du Saint Esprit,

Xavier et Anne, à Béna le 10 Juin 1984, en la fête de Pentecôte.

P.S. le 18 Juin

- Un terrible orage de grêle a dévasté les jardins de Béna le 16 Juin au soir. "Je suis désespérée" pleure Dolorès dans son potager ravagé, "je n'ai jamais vu ça". La couche de grêle d'une épaisseur de plus de dix centimètres a mis deux jours à fondre. Plus une fleur aux pommiers, plus une feuille aux noyers et noisetiers. Orge, blé et avoine hachés menus. Mais le seigle est sauvé, les semis d'herbe aussi et les champignons abondent ...

Déjà on resème, replante, ça repartira ... ALLÉLUIA ...

BIENVENUE AUX FAMILLES

Ce "Vent de Béna" souffle sur les cimes et certains textes de ce bulletin volent à une hauteur inaccessible pour le commun des mortels. Alors les mamans de Béna : Anne Sallantin, Liliane Orriols, Hélène Oury, tiennent à rassurer les familles qui séjournent ici. La brise y est légère pour les foyers qui cherchent un lieu tranquille pour se retrouver entre parents et enfants. Les familles sont le sourire de Béna et toutes celles qui ont séjourné ici pourront vous dire que Béna conserve pour elles un visage plus humain et moins austère que ne pourraient le laisser croire ces pages.

Il y a d'abord les familles des permanents qui sont les précieux garants de l'humanité de Béna et les gages de son avenir. Nos "chers trésors" comme disait Bernard Normand, ce sont avant tout Marielle et Étienne Oury et, périodiquement, les sept petits enfants d'Anne et Xavier qui sont partout chez eux à Béna. On les retrouve dans les grottes ou dans les arbres, dans les granges la bibliothèque ou à l'atelier ; chez Dolorès ou chez Madame Orriols qui ont toujours une pâtisserie prête. C'est si merveilleux d'avoir tout un "hameau de vacances", plutôt qu'une maison de vacances, avec un espace illimité pour l'escalade, la luge ou le vélo, avec la familiarité des animaux : poules, chiens, chats, chevaux, moutons, chèvres, vaches, chevaux. Xavier trouve le temps de faire des promenades à cheval avec les plus grands et trouve la patience pour réparer les bêtises.

Les familles de Béna, ce sont encore et de plus en plus celles des randonneurs. Comme papa et maman travaillent, ils décident de faire une randonnée avec leurs enfants pour pouvoir être tout à eux pendant quelques jours. Et nous voyons arriver d'adorables petites têtes blondes avec un gros sac à dos qui sont si bien accueillies par François-Pacôme et Madame Orriols qu'ils ont bien envie de se poser à Béna ; ils y trouvent des compagnons de jeu et il est arrivé que le "Tour du Carlit" pour eux s'arrête là.

Il faudrait surtout citer toutes les familles qui ont séjourné à Béna l'an passé sans autre contrainte qu'une solidarité de cœur. Mentionnons au moins les jeunes ménages d'instituteurs belges, si coopératifs. Ils ont été suivis l'an passé, au Mas Ripuaire, par un groupe de foyers toulousains conduit par les Conter. Peu après c'est le groupe "Chaillou" qui séjournait à Cal Foré. En Août Guy et Isabelle Malbrancke avec leurs deux enfants reprennent souffle à Béna après une année surchargée, Mme Vinet passe avec son petit fils. La famille parisienne d'Olivier Oury vient partager notre vie. Chantal Vallot avec son mari, facteur d'orgue, et sa fille Aude rejoint Marre-Michèle Renard. Bien entendu les Caumel sont des habitués de Béna, et nous procurent les visites des Carlier, Samuelides et autres amis toulousains.

Les Oury nous valent de même d'accueillir de bien sympathiques familles : les Jacolin, les Cozannet, les Gouin, les Simon, les Baudoin. Nous reviennent aussi les Millon et les Freu, venus en Juin avec Jacques Sallantin accompagner leurs élèves à Béna : quarante gamins et gaminettes de Nanterre qui se conduisent comme des anges ... Pour Noël nous avons Jean et Florence Sallantin avec leurs trois enfants, Mireille Höcter et ses deux fils. Pour Pâques, nous recevons les Rousseau, les Perrier, les Chanon. Citons encore les groupes Soullignac et Rouffet qui voudraient bien devenir des habitués ... et puis aussi les groupes de jeunes handicapés de Toulouse. et d'ailleurs.

On oublie beaucoup de jeunes foyers qui ont fait des séjours plus courts. Salut à tous ... Vous êtes la couronne de Béna, son plus beau fleuron, son espérance ...

AVIS

MARIAGES

Jacques SALLANTIN se marie le 1er septembre avec Valérie CUVILLIER que nous avons eu la joie d'accueillir à Béna l'été dernier. Le mariage sera célébré chez Valérie à Badofols, en Dordogne.

Patricia QUERUAU LAMEYRIE, semi-permanente à Béna du temps où elle travaillait à Font-Romeu, s'est mariée le 31 Octobre 83 avec Pierre CACHET, ingénieur à l'EDF venu installer la Centrale solaire THEMIS. Xavier et Anne ont eu la joie de se rendre à leur mariage dans le village limousin de notre chère Patricia qui nous annonce un heureux événement à l'automne. Ils sont maintenant installés à Marseille.

EXCURSIONS

Ramire, notre infatigable montagnard, sera à Béna en Juillet à la disposition de ceux qui voudraient un guide pour de merveilleuses randonnées en hautes montagnes.

CEUX QUI NOUS ONT QUITTES DEPUIS UN AN ...

BERNARD NORMAND

Nous ne voulons pas ajouter une notice nécrologique au texte que vous avez reçu à Noël et à l'éditorial de ce bulletin. Vous trouverez ci-inclus le memento réalisé par son frère Louis, photographe à Abidjan, ainsi qu'une photographie prise à Béna le Samedi 9 Août 1980. Vous devez à René Robin le remarquable tirage de cette diapositive, à 250 exemplaires. Il a demandé beaucoup de soins car la pellicule avait été abîmée.

Nous vous proposons seulement une méditation sur cette photographie riche de multiples évocations. Elle a été prise par Xavier Sallantin avec l'appareil de Bernard Normand qu'il avait lui-même réglé, et sur sa demande. Nous l'avons sélectionnée parmi plusieurs autres prises au cours de la même messe. Cet appareil qu'il avait grande joie à utiliser à tout moment lui avait été offert par son frère Louis.

Bernard Normand célèbre l'Eucharistie en plein air, derrière le Four à pain de Béna, sur une vieille meule de moulin trouvée dans le lit de la rivière et qui a été placée là en 1971 avec l'aide du menuisier Torrent et de Bernard Sallantin. Le banc de pierre en segment de cercle a été taillé dans le granit de Béna par François Chaudy.

Le Père Normand porte une étole tissée par Anne Sallantin. Calice et patène, proviennent de la poterie des petites sœurs de Bethléem. Le vase de fleurs a été tourné par M. Pécheur, potier à Chirens près de La Sylve Bénite. Il avait le monopole de la fabrication de la vaisselle des Pères de la Grande Chartreuse et son vase porte la croix cartusienne.

La messe est célébrée en présence d'une troupe de guides. Y assistent, outre les Sallantin avec quelques uns de leurs petits enfants dont Noémi, Henri et Marie Louise Savonnet, Liliane Orriols et son mari depuis sa voiture en raison de sa fatigue, Jean Vivier, François, Soisic et quelques autres ...

Sur l'autel est placée une pierre que Xavier et Anne ont rapportée du Mont Tabor en Terre Sainte, la montagne de la Transfiguration. Adossée à cette pierre, la croix du Père de Foucauld pour lequel Bernard Normand avait une vénération toute particulière ; il avait été l'année précédente et pendant un mois curé intérimaire de Tamanrasset.

On sait toute la place que tient à Béna, la spiritualité de la Transfiguration. C'est notamment au cours d'une excursion au Mont Thabor dans les Alpes (massif du Larmey) qu'a pris corps le 6 Août 1969, en la fête de la Transfiguration, le projet d'un Béna quelque part en montagne, au cours d'une session à laquelle participaient un certain nombre de fondateurs autour du Père Normand (dont les Garrigue, les Savonnet, les Robin, le Père Chrol, et bien d'autres). C'est pourquoi chaque année la fête de Béna a lieu le 6 Août.

Regardez bien cette photographie. Ne dirait-on pas que la lumière émane de Bernard Normand ? Ne rayonne-t-il pas comme s'il était transfiguré ? "Ses vêtements devinrent blancs comme ls. lumière" (Mt 17-2), ses cheveux aussi... Le père n'a pourtant que 55 ans mais il apparaît vieilli, tel qu'il était trois ans plus tard lors de sa mort.

Il est grave, tout absorbé, tout à son dialogue intime avec l'hostie qu'il vient de consacrer. "Ceci est mon corps" Nous savons que dans cet instant il avait coutume d'assumer toutes les inten-

tions qui lui étaient confiées, de les incorporer au pain pour les transsubstantier. L'image laisse apparaître une certaine fatigue, une certaine préoccupation, dominée par sa force de volonté, de conviction, de concentration. Il est le prêtre par excellence, au plus fort du sacrifice dont il est le ministre, dans la plénitude de sa fonction sacerdotale.

MARIE-LOUISE SAVONNET

(épouse d'Henri Savonnet, sœur de Brigitte Ladieu, mère de François. Savonnet, tous, membres de l'Association Béna) nous a quittés le 4 Janvier 1984. Avec son mari elle avait participé dès 1969 à la première session des fondateurs de Béna à l'Alpe du Grand Serre, Elle fit par la suite plusieurs séjours à Béna où nous la voyons encore nous aider courageusement pour les foins en 1980. De passage à Beaune le 21 Septembre 1983 Xavier et Anne avaient eu la joie de la retrouver momentanément en bonne forme, pleine de son allant et de son humour habituels, malgré la menace dont elle savait la gravité. Nous sommes allés visiter avec elle la vigne d'Henri, prête pour la vendange.

Nous reproduisons des extraits du beau texte paru à son sujet dans le journal local, le Bien Public du 5 Janvier.

"Née en 1924 à Paris, elle avait poursuivi des études de lettres classiques à la Sorbonne et obtenu une licence et un diplôme d'études supérieures en grec.

Elle fit carrière dans l'enseignement, débutant à Fécamp, poursuivant à Sens puis à Chaumont où elle rencontre celui qui devait devenir le compagnon de toute son existence, Henri Savonnet.

Tous deux furent nommés à Beaune où ils s'établirent en 1950. Elle enseigna d'abord au collège Marey puis au lycée du Clos-Maire.

Appréciée de ses collègues et de ses supérieurs pour sa compétence et son amour des lettres classiques, Mme Marie-Louise Savonnet était également admirée pour sa constante disponibilité, tant au service de ses élèves que de leurs familles.

Apprenant en 1970 qu'elle était condamnée, elle eut le courage de faire face à l'inéluctable et a donné à tous, et particulièrement à ceux qui sont malades, le plus magnifique exemple de courage qui se puisse concevoir : transformer quatorze années de sursis sur la mort en un hymne à la vie. Ainsi, profitant des loisirs forcés qu'implique sa mise à la retraite anticipée, elle fonde en 1980 l'antenne beaunoise de l'Université pour tous de Dijon. Elle en assurera la présidence jusqu'en octobre 1983, c'est-à-dire moins de trois mois avant sa mort. Une présidence qui n'avait rien "d'honorifique" puisque créant quelque chose de tout nouveau, il fallait tout mettre sur pied; organiser les conférences, trouver les professeurs, assister à presque tous les cours, s'occuper des calendriers, du recouvrements des cotisations, etc...

Elle était titulaire des Palmes académiques.

Que le souvenir de son sourire tranquille dans une lutte dont elle n'ignorait pas l'issue demeure comme un modèle pour tous ceux qui désespèrent de la vie."

Nous redisons encore toute notre communion affectueuse dans leur tristesse à Henri, compagnon de la première heure, à ses enfants Bernard, François et son épouse Christine, Violaine ainsi qu'aux Ladieu.

ANDRÉ SANTU

nous a quittés le 23 Mars 1984, Il avait 41 ans.

Il avait été en 1970 le premier adhérent de l'Association Béna et sa carte portait initialement le numéro 1. Il nous avait été envoyé par le professeur Faussurier, Directeur du Laboratoire de l'Institut Catholique de Lyon.

Il avait fait alors plusieurs séjours à Béna et n'avait cessé de garder un contact étroit avec Béna et surtout avec Soisic.

Il était Docteur-Ingénieur spécialiste des vibrations. Il avait fait son service comme géologue en Terre Adélie. Il s'était passionné pour les anomalies de l'effet de Foulcaud mises en évidence sur les pendules par le professeur Maurice Allais et par l'américain Weber. Aidé par son ami Alain Jeanjacquot, il avait construit plusieurs appareils d'enregistrement automatique de ces anomalies dont il perfectionnait sans cesse la précision. Sa thèse passée en 1975 portait sur les problèmes de suspension des pendules dans les trois dimensions.

Il se demandait si les perturbations observées n'étaient pas en rapport avec la prédiction des séismes ; il ne cachait pas son trouble devant certaines coïncidences mystérieuses. Il était professeur à l'Institut Supérieur des Matériaux et Constructions Mécanique de Saint Ouen.

Sa ferveur de chercheur s'accompagnait d'une foi d'apôtre toujours attentive, avec une extrême générosité envers les plus grandes détresses. Peut-être brûlait-il trop, peut-être faut-il attribuer à cet excès de passion, fièvre généreuse, la longue et douloureuse dépression dont il souffrit pendant plusieurs années avant d'en être la victime. Lors de ses obsèques le Père Bernard Dupire a proposé de méditer en ces termes sur le mystère du départ d'André :

"Il a reçu beaucoup de joies et son large sourire épanoui exprimait bien la profonde reconnaissance qu'il avait envers tous ceux qui lui apportaient affection et amitié. Avec entrain et beaucoup d'humour, il a mordu à pleines dents dans les joies de la vie, et pourtant aucune de ces nourritures terrestres ne pouvaient assouvir complètement sa faim insatiable d'autre chose. Ce fut sa souffrance, ce fut son mystère et Dieu seul peut comprendre et suivre les détours, les méandres et les incohérences apparentes d'une même recherche, patiente et obstinée.

Le texte du livre de la Sagesse vient de dire avec justesse : 'Les foules voient cela sans comprendre et il ne leur vient pas à la pensée que la grâce et la miséricorde de Dieu sont pour ses élus'. C'est précisément la grâce et la miséricorde de Dieu que nous implorons maintenant pour André, afin que le Seigneur efface toutes les ombres de sa vie et le fasse entrer dans la plénitude de Sa lumière. La plénitude de la Lumière, la plénitude de l'Amour, tel est bien : Dieu, terme de la longue recherche d'André.

Quelques heures avant sa mort, il a comme lui-même souligné cet essentiel de sa vie, ce terme de sa recherche. Il a pris et médité sur un texte de la 'Prière des Heures' que nous allons nous-mêmes reprendre dans un instant comme prière universelle. Nous y prierons pour que le chemin de

Croix d'André se transforme en chemin de Lumière. Pour que, après les incertitudes et les tâtonnements de la recherche, il goûte l'exultation et la plénitude de la découverte. Pour que dans l'émerveillement et l'étonnement de son cœur d'enfant, il entende le Seigneur lui-même lui dire : 'Bon et fidèle serviteur, entre dans la joie de Ton Maître'."

Nous disons à sa chère maman que Béna retentit encore de son rire sonore, de sa guitare joyeuse, qu'il est bien présent parmi nous.

CHARLES CHURET

est mort le 15 Mai 1984 à l'approche de ses 81 ans.

Il fut maire de Latour de Carol de 1971 à 1983 ; il tint en maintes occasions à nous témoigner ses encouragements amicaux et son soutien, notamment en 1980 en nous faisant l'honneur d'adhérer à l'Association Béna.

C'est une vie assez extraordinaire que celle de ce Catalan de Perpignan engagé à 16 ans, en 1919, à l'école des apprentis mécaniciens de la Marine Nationale. Vingt ans après, le jeune mousse avait gravi tous les échelons de la hiérarchie du corps des Officiers des Équipages et se trouvait chef mécanicien du Contre torpilleur Maillé Brézé pendant la campagne de Norvège. Peu après la Libération, il quitte la Marine pour prendre la Direction Technique des Messageries Maritimes jusqu'en 1966.

Alors se situe un épisode bien révélateur de son dynamisme créateur. L'un de ses proches éprouve des difficultés à subir un traitement d'hémodialyse en raison de l'insuffisance de l'équipement hospitalier. Avec son sens pratique de mécanicien habitué à faire face aux avaries du navire, il entreprend de fonder lui-même un tel centre (aujourd'hui à La Garde dans le Var). En ingénieur inventif, il apporte des perfectionnements techniques originaux aux appareils.

La population de Latour de Carol, en le choisissant pour maire, avait su reconnaître un de ces hommes pragmatiques et efficace qui maîtrisent les problèmes et trouvent les solutions. Il apportait la même vigueur sereine à témoigner de sa foi lorsque, dans les célébrations en l'absence du prêtre, il improvisait une homélie pleine de bon sens et d'élévation. Et chacun savait combien il était secourable pour ses concitoyens en difficulté.

Il est devenu Carolan par son épouse Marie Bonsom, sœur de notre cher ami Émile Bonsom, membre de notre association. Leur père, Angel Bonsom dirigea les travaux du percement du tunnel de Puymorens et se fixa à Latour en 1919. A son épouse, à sa nombreuse famille, nous redisons avec nos condoléances toute notre admiration pour la personne, le témoignage et l'œuvre de Charles Churet.

Monseigneur CHARLES DE PROVENCHERES

ancien archevêque d'Aix en Provence est mort le 2 Juin 1984. Il avait été directeur spirituel de l'Institution du Sacré-Cœur de Moulins où Xavier Sallantin a fait ses études secondaires. Nous lui restions très attachés et nous lui rendions visite chaque année dans la maison des petites sœurs du Père de Foucauld, au Tubet, où il avait pris sa retraite.

Nous l'avons vu pour la dernière fois le 21 Septembre 83; après avoir assisté à sa messe il nous a gardé à déjeuner, selon son habitude. L'état de son cœur ne lui permettait plus que de faire quelques pas, mais son esprit était toujours aussi alerte, ouvert, informé. Il nous a parlé avec humour de ses missions en Union Soviétique et posé bien des questions sur Béna. Il avait joué un rôle essentiel dans l'essor de la congrégation des petites sœurs du père de Foucauld. Nous perdons un ami d'une exceptionnelle qualité spirituelle mais nous gagnons un protecteur de plus.

A son frère, Monseigneur Robert de Provenchères, qui présida la cérémonie des obsèques de Bernard Normand dont il fut l'évêque, nous exprimons, avec notre amitié respectueuse, nos sentiments d'action de grâce pour tout ce que nous devons au père Charles de Provenchères.

La Lettre de Jacques-Jean GAUBET

Vous m'avez demandé d'être Président de la Fondation. Et j'ai accepté. Que voilà bien deux invraisemblances !

La succession du Père Normand est impossible à assumer. On ne "remplace" pas un clerc par un laïc, un homme extraordinaire et rayonnant par un militant du tissu industriel qui se sait couvert d'erreurs et de fautes, seulement crédible par l'espérance et les griffures du chemin. On ne remplace pas un homme qui seulement donne par un autre qui a aussi besoin de recevoir.

Qu'il parait invraisemblable mon oui ! Saurais-je l'expliquer ?

D'abord l'amitié bien sûr. Le proverbe arabe dit "Parle seulement". A son ami il suffit de dire. Et, l'acte suit comme un automatisme.

Le Président est censé être le gardien de la spiritualité de Béna. Mais la spiritualité est comme l'arbre, elle se juge à l'aune de sa récolte. Et la vôtre est abondante, me dispensant - et je tiens cela comme une grâce - de tout gardiennage.

Les trois ouvriers de Péguy, qui empilaient des briques et à qui on demandait ce qu'ils faisaient, répondirent :

le premier "je gagne mon pain",
le second "je fais un mur",
le troisième "je construis une cathédrale".

Et vous ? D'aucuns diraient à votre place :

le premier "je récolte de l'orge et j'élève des chevaux",
le second "je ranime un village abandonné".

Et vous, que dites-vous que vous faites ? Je le dirai pour vous, puisque je suis vôtre :

Nous étions dans un monde sans air, sans soleil et sans joie, qui n'avait à offrir que l'aisance matérielle, la sécurité et l'oubli du devenir de l'homme, du rôle saint de la création. Alors nous avons choisi de vivre debout, et au vent.

Nous ne comprenions plus ce qu'Il voulait de nous, et les diverses façons de Le servir nous étaient occultées par les bruits, la vanité des discours, le gaspillage du temps. Alors nous sommes montés vers le froid et la neige, en Le priant humblement de se faire entendre.

Nous croyons avec Saint Thomas d'Aquin, Saint et Docteur de l'Église, à la vérité du monde créé ; à sa rationalité. Nous croyons que nous sommes les coopérants d'une création toujours en devenir. Nous croyons que la préhension par les sens et la raison du monde créé nous aidera par analogie à monter vers l'Esprit. Alors nous nous sommes penchés vers la terre pour, de nos propres yeux, voir mourir le grain et jaillir, comme un permanent miracle, la pousse nouvelle.

Nous avons vu notre frère mal à l'aise, dans des structures inadaptées, subissant le travail sans en tirer aucun épanouissement. Nous avons vu bafoué le prime souci de l'Église sociale : l'autonomie de la Personne. Alors nous avons accepté librement de nous apporter à un Groupe pour retrouver la saveur de l'antique action de grâce : Ora et Labora.

Nous avons voulu retrouver le sel de la terre, refaire les mêmes gestes, mais sacralisés parce que nous les offrons à Sa présence en nous.

La spiritualité de Béna ? Mais c'est tout simple : c'est quand un randonneur est venu pour manger, et qu'il repart après avoir rompu et partagé le pain.

J.-J. Caubet

Communiqué de la Fondation Béna

A la suite :

du décès de son Président le Père Bernard NORMAND,
du décès de son Trésorier M. Paul LECOUVETTE,
de la grave maladie de son Vice-président le Père Michel DARMANCIER,

le bureau de la Fondation BENA a été renouvelé comme suit le 31 Mars 1984 :

Président	Jacques-Jean CAUBET
Vice-Président	Roger MONGREDIEN
Vice-Présidente	Anne SALLANTIN
Trésorière	Façoise REYNAL
Secrétaire	Xavier SALLANTIN
Conseiller spirituel	Père Francis MAISONNIER
Conseiller rural	Maurice KUEHN

Déclaration en a été faite à la Sous-Préfecture de PRADES qui en a accusé réception le 14 Mai 1984.

GERMINATIONS

Francis Maisonnier

Chaque saison loue le Seigneur à sa façon. Il est bon de surprendre la vie en sa germination au début de Mai à Béna. L'herbe y est encore brulée des glaces de l'hiver, mais le blé en herbe forme un tapis aux tendres teintes d'amande. Il est bon de se pencher avec Xavier sur le grand pré du plateau pour voir si les graines de dactyle et fétuque commencent à sortir leur fragile brin d'herbe, il est bon de partager la joie générale de la naissance de deux charmants poulains, et d'attendre celle, imminente d'autres ...

Béna entame un nouveau printemps, dans la fraîcheur de matins pleins d'espérance.

A la naissance de Jean-Baptiste la question était sur toutes les lèvres : "qu'en sera-t-il de cet enfant ?". En effet "la main du Seigneur était avec lui" (Luc).

Comprendre que l'œuvre du Saint Esprit est perpétuellement germination, vie en train d'éclorre, sève et non bois de charpente, audace des entreprises et non sécurité des rentes, quelle grâce !

Le Seigneur se révélait ainsi à Moïse, comme plus tard à Elie : le Seigneur était dans la brise légère et non dans la voix majestueuse de l'ouragan.

Il me semble que le mérite de Taizé est d'avoir constamment tablé sur ce souffle discret. C'est méritoire parce que cela ne donne ni la sécurité des expériences engrangées, ni la satisfaction de la réussite acquise.

Taizé a accepté de jouer le jeu de la "Dynamique du provisoire". L'afflux des foules aurait pu justifier la construction d'une vaste hôtellerie, voire l'édification d'un nouveau Cluny, leur ancêtre et voisin. Ils ont préféré les marabouts inconfortables et un self-service rudimentaire. Et de même leur Concile des Jeunes qui va on ne sait où ... Ils se contentent d'accueillir la grâce de l'Esprit.

"L'Esprit, dit Jésus à Nicodème, c'est comme le vent : tu entends sa voix, mais tu ne sais ni d'où il vient, ni où il va". Tu ne l'enfermes pas, tu ne le domines pas, mais tu l'accueilles au passage, comme le Don que te fait le Seigneur pour aujourd'hui : et demain, le Seigneur qui est fidèle, fera grandir ce qu'il a fait éclorre hier.

Mais cette docilité à l'Esprit est exigeante. Elle suppose un profond silence, et que se taisent nos réactions personnelles, individualistes, nos préférences et nos ambitions, et puis une grande disponibilité qui ne s'attache pas aux fruits déjà mûris, mais se réjouit davantage de la sève qui monte secrètement dans le blé ou l'herbe. C'est elle qui maintient vivace la petite Espérance !

Et puis, déjà la Paix et la Charité fraternelle sont signes de la présence de l'Esprit.

Le Four à Pain de Béna est ce Haut-Lieu de la haute Cerdagne, cet infime sanctuaire d'où s'élève chaque jour la louange du Seigneur, humble, secrète, mais fidèle et ardente. C'est dans ce four que cuit le Pain de l'intelligence dont Paul VI faisait naguère hommage à la France.

Je songe aux ermitages bouleversants de simplicité où François d'Assise aimait à se retirer, humbles grottes tournées vers le soleil levant, les Carceri, Rieti, ou, plus austère, la falaise majestueuse de l'Alverne. C'est là que germait cet esprit de paix qui a fait le Moyen-âge chrétien, de Saint Louis aux plus humbles Tertiaires, si pieux et fraternels.

Alors dans cette lumière, puisse Béna apparaître comme l'un de ces Hauts-Lieux où souffle l'Esprit. Le petit noyau de communauté a franchi un hiver de plus, profondément soudé en même temps que pleinement respectueux de la diversité des personnalités, des vocations, des charismes de chacun.

On aime parler actuellement des Charismes. Ils sont un fait. Et l'Esprit Saint ne mesure pas ses dons. Ils sont toujours nouveaux, pas nécessairement insolites, mais imprévus. Normalement ils ne peuvent s'épanouir que dans le terrain préparé des cœurs généreux et purifiés, unis dans une prière commune.

J'en reviens à Jean-Baptiste : on pressentait son destin exceptionnel. Mais il lui fallut la traversée du Désert pour identifier "celui sur qui reposait l'Esprit ...".

Je me souviens d'un mémorable 24 Juin à Béna, où les feux de la Saint Jean brûlaient de toutes parts en Cerdagne. Celui de Béna, auprès de l'ermitage de Belloc brillait non seulement de ses fagots, mais de la Louange de Raymond Lulle à son Créateur. Teilhard, en son temps, chantait la Messe sur le Monde, tout comme François chantait le Cantique du Soleil.

Puisse Béna faire progresser cette rencontre de la Connaissance et de la Foi, dans l'unité reconquise de la Sagesse créatrice du verbe et de sa Parole d'Évangile !

Puissions-nous tous toujours mieux reconnaître qu'en Dieu Vérité et Amour ne font qu'un !

POST SCRIPTUM par Anne Sallantin

Permettez-moi, cher Francis, d'ajouter un mot pour vous remercier de toutes les consolations spirituelles que vous nous apportez. Quelle joie d'apprendre que vous allez nous revenir en Juillet !

Au chapitre de ces consolations je voudrais évoquer rapidement d'autres et remercier ceux et celles des personnes consacrées à qui nous les devons ...

Merci d'abord au père Jean Martin, notre curé et ami, qui monte deux fois par semaine à Béna, le Jeudi soir pour l'Eucharistie et le Dimanche à midi. Sa solidité théologique, ses conseils, son humour nous sont si précieux ...

Merci à sœur Jean Maris Lévêque, si fraternelle et rayonnante qui vient périodiquement se refaire à Béna et nous donne une amitié si chaleureuse et réconfortante ...

Merci à sœur Marguerite et à sœur Marie-Thérèse Sallantin d'être venues nous voir et merci à sœur Elisabeth Sallantin d'être si proche ...

Merci au père Jean-Marie Raaymakers qui nous apporte, avec Olivier et Hélène Oury, une nouvelle dimension spirituelle ...

Merci à ceux et celles de la communauté Béthanie qui ont fait le déplacement jusqu'à Béna, Florence d'Assier, Jacqueline Sallé,, Violaine Aufauvre et particulièrement le père Étienne Garin dont la célébration au Four à Pain, la nuit du Nouvel An reste inoubliable. Nous avons longuement prolongé la veillée autour d'un feu en plein air avec amis et randonneurs ...

Joie d'accueillir le père Goussault (sj) fin Mars. Ses encouragements, ses lumières, nous sont si nécessaires depuis si longtemps ...

Joie de recevoir, avec le père Soignard de Font Romeu, et pour la troisième année, les jeunes qui se préparent à la Confirmation ...

Joie de voir souvent arriver par la montagne, en voisines, le Petites Sœurs de l'Assomption de Roselande ...

Joie de la présence, chaque année, en Juillet du père Aurèle Chanterie avec ses si sympathiques jeunes foyers flamands ...

Joie enfin que cette demande du père de Chabannes comptant séjourner à Bena cet été. Quel honneur d'avoir pour hôte celui qui a donné 35 ans de sa vie pour la restauration si admirable de l'Abbaye de Saint Martin du Canigou ...

QUE DIABLE ALLAIENT-ILS FAIRE DANS CETTE GALÈRE ?

Maurice KUEUN

Comme beaucoup d'amis de Béna sans doute, j'ai été surpris, à l'époque, par la décision de Xavier de vivre à Béna.

Qu'il quitte Paris où il était au centre de l'information pour trier l'énorme moisson qu'il avait accumulée et se réfugie dans le silence pour en faire la synthèse, je le concevais. Mais qu'il s'acharne ensuite à faire revivre ce désert apparemment condamné par l'évolution avec les contraintes que cela comporte physiquement, intellectuellement, moralement, cela me paraissait contradictoire avec la pesante nécessité de se consacrer tout entier à l'élaboration d'une œuvre qu'il semble bien être le seul à pouvoir mener à bien.

En prévision des temps difficiles que Xavier pressent, a-t-il senti la nécessité d'aménager d'abord l'arche qui survivra à quelque déluge ? ! Dans ce cas il est clair qu'à défaut de colombe il y aura toujours pour accueillir les rescapés le sourire des Benayas, de gentils cokers et, pour les transports, des chevaux sans vapeur mais tout terrain ...

Car là-haut le désert revit autour de l'équipe des permanents, qui grandit. Pourtant la vie d'une petite communauté exige de tous ses membres, surtout pendant le long hiver pyrénéen, un effort sur eux-mêmes que nous autres citadins ne soupçonnons pas. Pour avoir vécu autrefois l'isolement d'une petite station agricole au fond d'un pays lointain, je crois que le plus difficile à surmonter n'est pas le relatif inconfort et la fatigue physique.

Ce qu'il ont fait ensemble, un agriculteur ne l'aurait pas fait avec ses seules motivations d'exploitant, et bien des communautés qui l'ont essayé n'ont réussi qu'à se marginaliser. Alors qu'à Béna on trouve ce qui a manqué à ces autres expériences : la vie intellectuelle et spirituelle, celle qui a fait autrefois l'extraordinaire rayonnement des communautés monastiques et le développement des campagnes qui s'en est suivi autour d'elles.

L'œuvre pour laquelle Xavier et Anne ont tant donné, nous sommes tous impatients de la voir franchir le mur du silence (ou le mur du son ?). La lenteur des réactions au livre ZERO exprime sans doute l'embarras des destinataires devant une entreprise qui transgresse les cloisonnements de leurs domaines respectifs, cloisonnements qui jusqu'à présent font partie intégrante de la rigueur intellectuelle de tout chercheur.

Si la fine pointe des intellectuels est si lente à accepter le dialogue (eux qui pensent à la vitesse supersonique), comment s'étonner de la distorsion croissante - chez nous, entre les mentalités d'avant-garde et les mentalités traditionnelles parfois à peine sorties du néolithique (toutes également honorables) ; - et dans le monde, entre les populations des pays les plus scientifiquement avancés et les populations les plus traditionnellement isolées ?

Ce "grand écart" des mentalités me paraît plus grave encore que l'écart entre riches et pauvres (au niveau des individus ou des nations), qui en est la conséquence déjà dramatique. L'information ne passe pas. L'incompréhension est totale ou presque.

Témoin ce récent conflit des pêcheurs espagnols forts de leur droit coutumier, bravant les canonnières de la marine française chargées de faire respecter le droit européen récemment défini.

Le dilemme de la règle du jeu entre le Terrien et l'Extraterrien (si j'ai bien compris ce chapitre du livre ZERO) part du principe que tous les deux cherchent de bonne foi à se comprendre. Que dire du jeu entre Terriens quand le véritable but de chacun, ou de l'un des deux, n'est pas de jouer mais de gagner ? Il faut bien des tricheries et des épreuves de force avant que les deux partis s'aperçoivent qu'ils ont besoin l'un de l'autre.

Mais sans aller jusqu'à la dissuasion nucléaire ! Xavier, Anne et tous les permanents de Béna connaissent bien les difficultés d'une coexistence pacifique entre le néorural et ses voisins enracinés dans leur territoire, généralement crispés sur leurs droits et leurs usages. La réaction biologique, que l'on confond parfois dans l'espèce humaine avec l'honneur, veut qu'on élimine un corps étranger, parasite ou greffe salvatrice.

De ce point de vue l'expérience de Béna est riche d'enseignement non pas pour niveler les mentalités mais pour trouver le code qui permettrait de passer du langage des uns à celui des autres.

Le jour où Xavier et Anne, dont la délicatesse fait merveille, pourront parler à cœur ouvert avec leur voisine Dolorès, la fière héritière de la terre cerdane, la vanne sera ouverte pour "remonter le temps" ... En fait le brave José n'attend que cela.

J'espère qu'on me pardonnera cette vision combien primaire et partielle des ondes récurrentes, mais n'y a-t-il pas là un élément de réponse à mon interrogation du début ? Ce temps passé aux modestes tâches quotidiennes apparemment si éloignées de son ouvrage intellectuel, ces efforts pour redonner la vie à un coin de montagne, pour trouver le contact avec une population oubliée, n'est-ce pas pour Xavier le moyen d'interroger dans sa réflexion sur le Sens, et d'abord à travers son corps et son cerveau, toute la nature humaine, d'un extrême à l'autre.

S'il n'est pas écartelé entre ces forces divergentes et si toute l'équipe de Béna tient bon, c'est que l'Esprit Saint les accompagne.

Et nous leurs amis, si nous profitons du Vent de Béna pour participer davantage, même de loin, à leur réflexion, leurs soucis et leurs joies ?

Post scriptum par Xavier Sallantin

Mon cher Maurice

Tu te demandes ce que je fais dans la galère de Béna et tu trouves des justifications fort pertinentes. Je t'en remercie. J'aimerais cependant ajouter à ton texte une justification de plus.

Nous sommes toi et moi d'anciens fonctionnaires qui avons connu hier la sécurité de l'emploi et aujourd'hui celle de la retraite. A Béna j'ai découvert l'insécurité, insécurité de l'entrepreneur qui se défonce pour parvenir à payer ses ouvriers, insécurité de l'artisan qui se bat pour écouler ses produits, insécurité de celui qui est à la merci d'une panne de l'outil de travail qu'il a créé, insécurité de l'agriculteur qui voit sa récolte anéantie par la grêle ou par les doryphores, insécurité de l'éleveur qui redoute l'épidémie. Tous ces gens prennent des risques et se battent ; l'insécurité les pousse à se dépasser, ils sont trempés par les épreuves. J'ai appris à voir de l'autre côté de la barrière, les fonctionnaires irresponsables qui stérilisent l'initiative et ne songent qu'à ouvrir le parapluie. J'ai compris les méfaits des excès de couverture par des systèmes d'assurance ruineuse qui créent une sécurité illusoire. J'ai vu passer à Béna tant de gens qui sont victimes de l'idolâtrie de la sécurité et que guette la

peur devant les grandes mutations qui se préparent. La sécurité tue la responsabilité et l'Occident nanti en crève.

Je n'ai pas cherché l'insécurité à Béna mais je l'ai trouvée, et crois-moi, c'est dur mais c'est une valeur en or.

Xavier

JE SUIS A BÉNA !

Françoise Reynal

Mon arrivée était annoncée dans un "Vent de Béna" d'il y a quelques années. J'ai joué "l'Arlésienne", à mon corps défendant, pendant de très nombreux jours puisque je ne suis à Béna que depuis le Dimanche 25 Mars.

Alors voilà ! Je vais me permettre un tout petit conseil, ne faites pas comme moi, si un jour vous avez envie de venir nous voir.

Arrivée toute meurtrie de cœur, d'esprit et de raison, toute troublée, perturbée, en révolte même peut-être, je trouve à Béna amitié, calme, une liberté, une chaleur de cœur et un si joyeuse espérance qui font que je ressens la vie et les événements sur un tout autre plan, avec un tout autre état d'esprit.

Que ce passe-t-il ? Est-ce l'effet de l'altitude ? La vue des montagnes ?

Je ne pense pas. Je crois qu'il émane du groupe de tous ceux qui vivent, ceux qui viennent et ceux qui pensent à Béna une foi en notre Sauveur semblable à celle qui "déplace les montagnes", telle qu'on ne peut faire autrement que d'être transformé peu à peu, réconforté et conforté en sa propre foi.

Que dire ? si ce n'est : ALLÉLUIA.

LIBRES PROPOS D'UN BÉNAYA

Olivier Oury

Arrivé à Béna depuis près d'un an, je voudrais vous dire quelques mots sur cette expérience étonnante, et pour cela, je reprendrai l'image de la barque maintes fois utilisée pour expliquer Béna.

Gomme vous le savez, cette barque a un capitaine à la personnalité imposante et qui maintient imperturbablement le cap depuis quinze ans sans trop comprendre comment sa passoire flotte vu que c'est un mystère qui appartient à Dieu seul.

En quinze ans, beaucoup de pieds marins auront été séduits par l'originalité de ce rafiote, mais vivre sur une barque en survie n'est pas commode; on ne peut guère y exprimer que la nécessité de faire face au jour le jour. Tout projet doit s'inscrire dans une telle quantité de contraintes - le climat, le travail toujours en souffrance, les tensions propres à une vie communautaire informelle, l'isolement, ou même ce cap poursuivi par Xavier et qui pour certains peut paraître un peu brumeux - qu'il y a bien souvent de quoi se décourager.

Doit-on voir dans ce qui précède la confirmation du célèbre adage comme quoi rien ne pousse à l'ombre des grands arbres ? C'est possible. Mais heureusement, cet adage cache une réalité autrement plus positive : c'est à l'ombre des grands arbres qu'on trouve le meilleur terreau, et quel terreau surprenant que Béna !

Béna est une école très rude, c'est un révélateur impitoyable. Vous partez de Paris en croyant que vous êtes un saint (ou presque), vous vous découvrez ici le dernier des pécheurs. Vous partez d'un appartement clos d'où vous pensez qu'il est facile d'aimer son prochain, et vous vous apercevez ici que vous en êtes rigoureusement incapable. A Béna plus de masque, plus d'échappatoire, vous vous trouvez face à vous-même, creux comme un radis l'est parfois...

Or il n'y a pas d'autre école que celle-là pour recevoir la vie de Dieu, pour se laisser enseigner l'amour, la longanimité, la persévérance, la bienveillance, la maîtrise de soi ...

Béna vide les mains de toutes les faussetés, fausses paix, faux semblants, faux cils et autres postiches pour que vous présentiez à Dieu des mains vides qu'alors il peut remplir. Richesse et dépouillement, joie et souffrance, guerre et paix, mort et résurrection s'appellent et se répondent inlassablement et font ce terreau qu'est la pédagogie de Dieu.

Quand vous entendez parler de Béna dans ce bulletin, tantôt c'est comme un phare bien haut, tantôt c'est comme une barque qui coule empêtrée dans ses filets ; mais n'allez pas croire que c'est contradictoire, c'est vraiment ce que nous vivons et cela nous est rappelé chaque jour par la violence et la douceur des montagnes qui nous entourent.

Vous comprenez mieux peut-être pourquoi Hélène et moi souhaitons rester encore un peu à Béna. Même si ce matin du 6 Juin il neige encore, une neige qui tient et nous enveloppe de froid, nous savons tant que nous continuerons de donner la priorité à Dieu en toute chose, Béna sera ce terreau extraordinaire pour chacun de nous.

Le statut de jeune agriculteur devrait permettre que nous pesions moins lourd financièrement sur Béna, mais en dépit des engagements qu'il comporte il ne change rien pour moi à la précarité qui caractérise l'abandon à la Providence.

La passoire flotte et son capitaine ne dort jamais que d'un œil, Alléluia, mais nous quêtions votre prière autant que vous quêtez la nôtre.

COMMENT VIVRE L'ENTREPRISE

Jacques-Jean Caubet

Je ne crois pas qu'on puisse donner à une telle question une valeur instantanée, car être patron n'est pas un Vécu présent mais une suite de vécus formant l'évolution d'une vie entière.

Il n'est pas facile non plus d'être vrai, car l'inconscient fait proférer des mensonges à la bouche de l'homme le plus droit. Et répondre sincèrement à toute question sur l'évolution d'un vécu patronal commence par la question de Socrate "Te connais-tu toi-même ?".

1) L'acte initial qui fait qu'un homme ordinaire, d'un certain profil psychologique, abandonne toute sécurité, sort de l'Administration, de la protection des lois du Travail, abandonne la Sécu et la retraite, et, comme dit le bon sens populaire, "se met à, son compte", repose en général sur trois ordres de motivations souvent imbriquées :

- le goût de l'argent,
- la quête de la puissance,
- la recherche d'une ascèse.

Je sais que j'ai vécu CONSCIEMMENT mes débuts, en partie tout au moins, comme une ascèse, l'ascèse du service des autres, de la création d'emplois, de l'offrande de ses dons d'entrepreneur. Aujourd'hui que j'ai avancé dans la connaissance de moi-même, je sais pertinemment que c'était bien plus inconscient et complexe :

- un profil psychologique de tendance paranoïde me donnait à mon insu soif de puissance,
- un perfectionnisme très vif me poussait à faire bien ce que je trouvais que les autres faisaient moins bien (en l'occurrence mon métier de chercheur),
- en revanche l'argent n'a effectivement pas été une motivation, tout au moins pour moi-même bien sûr, car pour l'entreprise, son expansion, ses investissements, je suis souvent allé jusqu'à l'âpreté.

2) Le chemin d'épines

Il suffit qu'il y ait une part, même petite mais authentique, d'ascèse dans les motivations initiales pour que la fondation et la direction d'une entreprise deviennent vite un chemin d'épines, et pendant trente ans je l'ai vécu ainsi :

L'impréparation professionnelle en générale totale, car les études ne prennent pas en compte l'acte d'entreprendre.

J'ai vécu durement mon impréparation psychologique. Certes, aujourd'hui, avec le minimum de sagesse que donne la soixantaine et des efforts tenaces d'introspection allant jusqu'à la psychanalyse, je comprends infiniment mieux mon prochain, me connaissant beaucoup mieux moi-même ; mais au début, un jeune patron se sent perpétuellement agressé et l'obligation du pardon - ou de ce que l'on croit être ainsi - est un effort épuisant qui ne cesse jamais. Il serait si simple d'apprendre aussi bien aux apprentis patrons qu'aux délégués syndicaux ce que sont l'Inconscient, l'Ombre, les Projections... toutes choses tellement fondamentales pour les relations humaines, et qui aujourd'hui sont quasiment du domaine scientifique quoique jamais enseignées.

J'ai vécu l'hostilité du milieu, dans ce qu'elle a d'irrationnel, de systématique, et même, pourrait-on dire, de raciste. je me suis senti errer de paroisse en paroisse en quête d'un peu de chaleur de la part de

mon terreau ecclésial. Au fond nous revivons perpétuellement la Révocation de l'Édit de Nantes et, depuis 300 ans, les arguments de la Contre-Réforme contre les Huguenots n'ont rien perdu ni de leur violence, ni de leur anachronisme. On Nationalise aujourd'hui l'on faisait autrefois la Manufacture Royale.

Je vis toujours aujourd'hui comme une frustration le refus de tout contact de la part de l'ACO, de la JOC ou des chrétiens de la CFDT, refus accepté sinon encouragé par la Hiérarchie. Je me rends compte qu'ils croient constater comme un fait la réalité de la lutte des classes alors qu'ils découvrent simplement que l'inégalité fait partie du monde créé ; l'Écriture ne nous demande pas d'entamer contre elle une lutte contre nature mais de la transcender par le respect du prochain et le partage.

Il est dur aussi de rentrer le soir chez soi trop épuisé pour être un père satisfaisant et s'occuper des études des enfants.

Et permanent, sous-jacent, omniprésent, ce sentiment d'être piégé, de ne plus avoir la liberté de choix, de ne disposer au milieu des heurs et malheurs du contexte que d'une seule direction possible : la fuite en avant ; il y a des salaires à payer, des espoirs à ne pas décevoir, des jeunes à épanouir, un devoir d'État à assumer ... le piège s'est refermé, il n'y a plus de liberté de choix.

Par contre j'ai vécu - et en tant que chrétien jusqu'à la panique - la contradiction d'un système qui, d'une part me clouait au pilori en tant que patron et en tant que présumé riche, tandis qu'il me donnait sur mon prochain, mon frère en Christ, des pouvoirs exorbitants : pouvoir de porter un jugement, pouvoir de qualifier un comportement, pouvoir de quantifier un salaire, pouvoir de décider souverainement d'une hiérarchie, pouvoir de mal gérer, pouvoir de faire capoter l'entreprise en compromettant l'avenir de 150 familles. Absurde.

3) La forge

J'ai vécu ma vie de petit patron comme une forge. On se sent un fer au feu, et il faut que la forme se prenne. Mais quelle forme ? Comment doser la responsabilité et l'intelligence ? l'amitié et la dureté ? l'assurance de soi qui donne confiance aux autres avec le fait que Dieu a oublié de nous donner du génie ?

Curieusement je dissocie le chemin d'épines de la forge. Difficile à expliquer. Peut-être que du premier on ne voit pas la fin, que l'on se sent impuissant à réformer un contexte, qu'on ne discerne guère la contrepartie de toutes ces griffures, tandis que sur l'enclume à chaque coup de marteau on se sent toujours plus redressé.

Chaque fois que l'épuisement vient et qu'il faut s'efforcer encore,
chaque fois que la révolte est prête à éclater et que le bon sens gagne,
chaque fois que la passion va décider et que l'objectivité l'emporte,
chaque fois que la prière vous calme au bord de la colère,
on se sent forgé, mis en forme même si le feu est rude.

Là j'ai vécu intensément ma chance.

Chance d'être marié à une femme aimante et forte, et d'avoir cinq enfants formidables.
Chance d'avoir rencontré aux pires moments un prêtre merveilleux.
Chance d'avoir été assez cultivé pour m'imbiber sans effort de Saint Thomas d'Aquin le jour où on me l'a fait rencontrer.
Chance d'avoir eu, au début de ma motivation, au moins une part d'ascèse authentique.
Chance d'avoir rencontré en chemin la Psychologie.

3) Le doute envers la Hiérarchie

Difficile de le vivre. Le fait de négliger au profit d'activités dénommées plus ou moins adroitement "sociales" deux finalités fondamentales : l'enseignement de l'Écriture et l'administration des sacrements, a aujourd'hui deux sortes de conséquences : la division du Royaume et le déséquilibre des cœurs.

a) La division du Royaume

Pour prendre un seul exemple entre 100, un des symboles de l'Écriture les plus fondamentaux et les moins enseignés aujourd'hui est le dogme de la Trinité. Partant du plus loin de la Révélation il a toujours été dit à l'homme : pense Trois. Abraham devant sa tente a vu arriver trois anges ; la Thora des Juifs enseigne Abba, Bera, Rouah ; et Dieu a pris de la glaise, l'a pétri et lui a donné l'haleine de vie. Aujourd'hui il se fait comprendre de nous par la perception des trois reflets qu'il nous envoie et que symbolise la Trinité, et nous ne pouvons négliger sans contradiction, sans division, ni Dieu, ni la glaise, ni l'haleine de vie. Que nous soyons clerc, délégué syndical ou patron, nous ne pouvons être UN dans notre action militante que si nous voyons partout l'analogie des trois reflets de Dieu :

Elohim, Dabar Elohim, Rouah Elohim.

Deus, Verbum Dei, Spiritus Dei.

Et chacun de nous ne peut être UNE personne unifiée que si nos pensées et nos actes sont Trois : l'homme divin qui se tend vers le haut, l'homme social qui se tend vers son frère, l'homme économique qui se penche vers la glaise pour la mieux pétrir en acceptant ses lois naturelles.

Ne pas enseigner cela avec la plus grande force, c'est participer qui que nous soyons, clerc ou laïc, patron ou syndicaliste, à la division du royaume.

b) Le déséquilibre des cœurs

Je vis maintenant intensément le fait que l'exercice de la religion est AUSSI une formidable et millénaire psychothérapie. La confession, la pénitence, et plus que tout l'eucharistie sont aussi - entre bien autres choses plus fondamentales bien sûr - des facteurs d'équilibre de la Psyché. Et je vis intensément ce constat évident que tout relâchement dans l'enseignement de l'Écriture augmente les risques de névrose du corps social. Car c'est risquer de déséquilibrer les cœurs que d'écrire "le royaume est au milieu de vous" au lieu de "le royaume est au-dedans de vous", ou encore de lire "ceux qui ont soif d'égalité" au lieu de "ceux qui ont soif de justesse".

5) Après 30 ans de forge

Je sens encore venir ... quelques bons coups de marteau de la part du Forgeron. Je me sens maintenant porteur de quelques vérités simples et je vis la frustration de ne pouvoir les dire avec l'efficacité que je voudrais.

Je sais que dans l'entreprise il n'y a de valeur que d'hommes. Certes, je l'avais toujours cru, mais maintenant je le sais. Et je le sais parce que je le vis. L'entreprise n'est légitime que si elle a su devenir aussi un lieu de rencontre, avec ce que cela suppose de respect, de communication, de progrès par la confrontation, d'efforts réciproques ... Ceci ne se fait pas dans le système bureaucratique. Ceci se fait mal dans le système capitaliste. Je sais que, pour nous chrétiens, une voie est à trouver. Je sais qu'elle ne peut se faire que dans le cadre de la foi et de l'image de l'homme qu'elle nous apprend.

Je sais que la Liberté doit tendre à devenir totale par une résonance incessante de la Liberté et de la Responsabilité ; et je sais que toute loi, tout règlement même nécessaire ne peut que diminuer le degré de Liberté.

Je sais qu'il y a des immigrés qui doivent travailler 60 heures par semaine pour rentrer plus vite chez eux avec un pécule, qu'il y a des mères de famille qui voudraient travailler 4 heures par jour pour s'occuper de leurs enfants, je sais qu'il y a des hommes qui ont besoin de l'épanouissement que donne la maîtrise de la profession tandis que d'autres mettent l'intérêt de leur vie ailleurs. Donc, dans l'Entreprise, lieu de rencontre, tout devra pouvoir se régler un jour par accords mutuels, et non par la minutie de lois de Travail surchargées de codicilles.

Je sais que l'enseignement de la psychologie est une question capitale et qu'il est malsain de laisser naître dans l'entreprise un climat d'émotion, de subjectivité, où un étudiant de Psycho de première année discernerait des phénomènes élémentaires bien connus de la psyché n'ayant rien à voir avec l'objectivité, ni le bon sens, ni la marche de l'entreprise.

Je sais que c'est un effort énorme qui nous attend tous dans lequel le CFPC devrait jouer un grand rôle : construire expérimentalement, tenacement, appuyé sur la foi, un type d'entreprise nouveau qui intégrera à la fois la vision de l'homme que nous apprend l'Écriture, les connaissances scientifiques du fonctionnement de l'esprit, les exigences de la production et de l'économie.

Je crois que nous allons vers des entreprises conçues comme des "Groupes coopératifs" où chacun participera du capital, de la qualité du travail, de la qualité de la vie, de l'élaboration du règlement intérieur .0. Groupes coopératifs qui élaboreront leur propre liberté dans le souci de servir le contexte du mieux possible, pragmatiques et non idéologues, souples et librement adaptables comme la vie.

6) Les gratifications

Le chemin du vécu patronal ressemble étrangement à "l'allègement" progressif dont parlait si bien Guigues le Chartreux : on se déleste progressivement de l'orgueil de la réussite, du goût de l'aventure, tandis qu'arrive peu à peu, puis avec de plus en plus d'abondance, la vraie gratification : celle qui vient des hommes.

Se rendre compte peu à peu, que l'Entreprise, tout en restant économiquement pugnace puisque telle est sa finalité matérielle, respecte l'autonomie de la personne, et incite à toujours plus de responsabilité.

Voir le comportement de tous, à tous les niveaux, devenir naturel, sans fard et sans apprêts, sans calcul et sans préjugé.

Voir des hommes peu à peu se faire confiance entre eux, se grouper pour un but commun, s'entraider, s'instruire mutuellement, se partager les tâches d'un commun accord.

Voir peu à peu chacun parler et être entendu, participer et devenir efficace. Telle est la gratification qui fait comprendre ce que voulait faire le Forgeron.

Hommage à nos amis Cerdans

Nous tenons à exprimer notre reconnaissance à tous nos voisins cerdans qui nous témoignent leur amitié et, de quelque manière, nous apportent aide et conseils.

Citons au moins :

Le Docteur Baussard, maire d'Enveitg, et son épouse.

Le Docteur Vergé et son épouse, architecte, qui nous apporte son concours éclairé.

Monsieur Isidore Autet qui a guidé nos pas de novices pour la remise en culture des terres et dont la famille est si accueillante.

Monsieur Joseph Majoral et son épouse, conseiller municipal, dont les encouragements sont si amicaux.

Monsieur Sarret, conseiller municipal, qui nous prête son outillage avec tant de complaisance.

Monsieur Antonio Pons et son épouse toujours prêts à nous donner un coup de main pour les jardins ou le cochon.

Monsieur André Bosom et son épouse, assureur et ami.

Monsieur et Madame Taule de Brangoly ainsi que leurs enfants.

Il faudrait citer bien d'autres noms mais nous ne voulons, du moins, pas oublier :

à Latour de Carol, Madame Barrère, Monsieur et Madame Canal, Mademoiselle Ysal, Madame Ruiz.

à Enveitg, Mademoiselle de Pastore, Madame Torrent, Madame Ribot, les Pierredon, Pierre Coll, Saturnin Yzern.

Enfin nos fournisseurs locaux comprendront que nous ne les mentionnons pas mais ils savent en quelle estime nous les tenons.

CE QUE JE N'AI PAS PU (OU PAS SU) DIRE A FRANGE - CULTURE le Samedi 31 Mars

Xavier Sallantin

Vous êtes nombreux à m'avoir écrit votre déception après cette émission à France-Culture que j'ai pour ma part jugée consternante. Elle a précisément manqué de ce qui me paraît essentiel en matière de défense : le sérieux. On ne tolérerait pas que la lutte contre le cancer soit menée à la sauvette et que les immenses efforts qu'elle exige relèvent de conversations de café du commerce. Au moment où l'humanité souffre d'un mal bien pire que le cancer du fait qu'elle dispose du pouvoir de sa propre extermination, il s'avère extrêmement difficile d'obtenir une réflexion sérieuse à ce sujet.

Mon ouvrage "Penser la Défense" réédité par Ramsay récapitule les efforts accomplis pendant quatre ans, sous l'impulsion du Général Buis, pour sensibiliser le meilleur de la pensée française aux questions de défense. Nous avons réussi à éveiller l'intérêt des milieux universitaires, industriels, scientifiques et politiques au problème de la survie du monde sous menace nucléaire ; mon ouvrage témoigne de ce que l'homme n'est pas à bout de ressource pour affronter un tel défi. Nous avons dû démissionner, le Général Buis et moi-même, en 1978, pour avoir commis le péché aux yeux du gouvernement d'alors, de n'avoir pas voulu faire de distinction entre la gauche et la droite en ce qui concernait l'information sur les responsabilités en matière de défense.

Je me devais de soutenir les éditions Ramsay qui, on rééditant mon livre, prennent un risque certain de mévente. Monsieur Crémieux est un communiste notoire qui se fait l'agent de Moscou en soutenant le pseudo-pacifisme qui nous livrerait sans défense aux forces d'invasion. J'ai été stupéfait de l'entendre assimiler l'enseignement de défense désormais donné dans certaines universités à je ne sais quel militarisme fascisant ; j'ai été surpris car la meilleure recension qui ait été faite de la première édition des "Douze dialogues sur la défense" avait paru dans une publication communiste.

Monsieur Crémieux n'avait manifestement parcouru que très sommairement mon livre en vue de m'épingler car l'exigence d'information, de lucidité, d'impartialité qui était celle de la Fondation de Défense Nationale, allait à l'encontre de l'utopie pacifiste qu'il s'efforce de répandre. C'est de bonne guerre ; mais ce qui est moins compréhensible c'est le rejet, la censure, l'allergie persistante de l'immense majorité des Français vis à vis de tentatives telles que la mienne, pour qu'ils assument en responsables, et non en dilettantes, le défi nucléaire.

Pourquoi, de toute part, cet acharnement à "sauver la guerre" comme si on était désolé de constater que depuis quarante ans la dissuasion nucléaire a interdit la guerre. Le succès d'ouvrages comme celui du général Copel est typique de cette conviction qu'il faut avant tout se mettre en situation de gagner une guerre qu'il n'est pas en notre pouvoir d'empêcher. Les Américains, en déployant leur bouclier spatial parient eux aussi sur l'échec de la dissuasion nucléaire, comme tous ceux qui construisent des abris atomiques. Et les Russes, en soutenant les campagnes pacifistes, ne peuvent que se féliciter de cette crise de foi envers les vertus de la dissuasion nucléaire.

Pourquoi récuser ce gendarme nucléaire qui, tel l'ange exterminateur, infligerait à l'humanité un terrible châtement si elle se laissait aller à une guerre nucléaire qui n'aurait ni vainqueur ni vaincu ? La réponse est simple : parce que cette interdiction de la guerre sous peine de mort collective a une dimension religieuse, apocalyptique ; parce que l'humanité se trouve acculée au problème de son destin, de sa fin, et qu'elle préfère faire l'autruche comme si les choses pouvaient continuer indéfiniment comme avant, avec de bonnes grosses guerres qui sont en définitive rassurantes car c'est une histoire connue qui recommence et continue. Par contre, s'il est vrai que l'humanité est arrivée en un seuil critique au delà duquel plus rien ne saurait être comme avant, avec un choix définitif entre la coexistence pacifique ou l'extermination générale, alors l'angoisse d'une telle mutation fait préférer le retour au bon vieux temps. Il faut sauver la guerre ; la rendre à nouveau possible pour n'avoir pas à regarder en face ce seuil qui pose la question du sens de l'aventure humaine. Malraux avait raison de dire que le troisième millénaire sera religieux ou ne sera pas.

A quoi bon la défense de l'enseignement privé si nous sommes demain sous la botte soviétique ? A quoi bon tous les combats pour les droits de l'homme, à quoi bon redresser la démographie, l'économie, etc... si nous ne commençons pas par assurer notre survie d'hommes libres en acceptant, comme l'ont fait tant de nos pères depuis les origines, d'offrir notre vie pour la défense de la liberté. Mais de tels sacrifices ont toujours eu une valeur sacrée ; aussi en notre époque de désacralisation sont-ils a fortiori refusés lorsque la dissuasion nucléaire postule l'acceptation délibérée du sacrifice de toute une nation. Car si le président de la République est un jour conduit à crier aux soviétiques : "pas un pas de plus ou nous écrasons vos cités" ; cela signifie bien entendu que la France, par sa voix, accepte la mort collective qu'entraîneront inévitablement les représailles russes.

Cela, mêmes les évêques dans leur déclaration "Gagner la paix" n'ont pas osé le dire. Je m'en suis entretenu avec le Père Defoix qui l'a rédigée et qui semblait découvrir à retardement ce problème. Il m'a dit que la théologie pouvait légitimer l'acceptation du martyre par un individu personnellement concerné, mais qu'elle ne pouvait approuver ce martyre collectif décidé pour toute une nation par son chef d'état. Dans ces conditions la non-condamnation de la dissuasion nucléaire ne se justifie plus. Le chef d'état n'est plus dissuasif en rien s'il crie aux envahisseurs : "pas un pas de plus ou je tire, mais attention, je ne tirerai que si vous êtes assez gentils pour ne pas riposter ...".

Oui, la réflexion sur la défense sous menace nucléaire est insuffisante, indigente, non seulement chez les évêques américains mais partout dans le monde et en France, à droite comme à gauche, par refus d'admettre sa dimension eschatologique. Toujours la mort a posé à l'homme la question du sens et aujourd'hui la "surmort" pose sans échappatoire cette question du destin de l'homme qui ne pourra vivre indéfiniment sur une poudrière atomique, à la merci d'une allumette. Et c'est l'extrémisme même du péril qui nous condamne à une solution extrême, la seule qui soit digne de notre prodigieuse aventure : une émergence, une percée conceptuelle, une nouvelle naissance de l'humanité accédant à l'intelligence du plan de Dieu. Mais chacun se dérobe devant l'extrémisme d'une telle espérance, dérobade normale chez les matérialistes, déconcertante chez les spiritualistes qui prétendent croire à "l'achèvement de la construction du Corps du Christ dans l'unité de la foi et de la connaissance."

Voilà pourquoi Crémieux le communiste était parfaitement cohérent en torpillant une émission dont il avait bien compris qu'elle pouvait atteindre en sa source sa propagande. Mais j'observe avec intérêt le silence gêné des quelques cent quatre vingt journalistes souvent experts en matière de défense, à qui Ramsay m'a demandé de dédicacer mon "Penser la Défense". Ils seraient obligés de lever leur auto-censure sur la question du sens ...

Une consolation, le Père Jeannié, directeur adjoint de la Revue Projet m'a écrit ces lignes : "C'est un livre particulièrement important qui renouvelle radicalement le discours sur le sujet. Vous aidez vraiment à penser la défense ... J'ai beaucoup aimé aussi le Livre Zéro. J'attends impatiemment la suite car la dernière partie me paraît pleine de promesses, en particulier sur les conséquences possibles de la physique actuelle". Une recension de "Penser la Défense" écrite par Louis Soubise paraîtra dans Projet en Juillet.

Autre consolation, plusieurs contacts précieux ont été renoués à la suite de cette émission, notamment avec Monsieur Biemel, ancien directeur des éditions Desclées de Brouwer qui avait publié en 1962 mon "Essai sur la Défense". Mais bien d'autres amis, dont le Père Giraud Mounier, m'aident à comprendre combien le barrage, le blocage, vis à vis de mes divers textes, vis à vis du message de Béna, ressortissent à l'inhibition psychologique. Pourquoi s'inscrire de bon gré dans cette perspective de mutation, d'éclatement, d'accouchement que je fais mienne ? Et si j'étais un faux prophète ? Comme vous, plus que vous, je me dois de me poser cette question et croyez que ma solitude m'y aide...

P.S. 1 - En 1978, les efforts de la FEDN pour soumettre à des scientifiques la stratégie nucléaire ont été incompris du Ministère de la Défense -Voici quelques titres parus ces derniers mois dans des revues, scientifiques sérieuses qui montrent que nous avons le tort d'être en avance :

Pour la Science :

- Janvier 84 : Les incertitudes d'une attaque nucléaire préventive
- Mars 84 : Les lancements de missiles en cours d'attaque nucléaire
- Mai 84 : L'emploi en premier de l'arme nucléaire

La recherche :

- Novembre 84 : Scénario pour un conflit nucléaire

P.S. 2 - Bien entendu, je n'affirme nullement que la dissuasion nucléaire est infaillible et que la guerre n'aura pas lieu demain. Je dis que la guerre a d'autant plus de chances d'avoir lieu que la stratégie de la dissuasion nucléaire est incomprise ou contestée : c'est dire, hélas, que les risques de guerre ne sont pas minces.

P.S. 3 - Ce qui me paraît le plus incongru dans les thèses visant à préconiser l'organisation de la résistance à l'occupant ou la bataille conventionnelle de préférence à la dissuasion de la guerre par la stratégie nucléaire c'est la projection qui est faite sur les jeunes d'aujourd'hui et surtout de demain de la mentalité poilu de 1914 ou résistant de 1944, comme si l'esprit de défense se reconduisait tel quel de génération en génération.

P.S. 4 - En tous ces domaines, André Glucksmann me semble l'analyste le plus pertinent (La Force du Vertige - Grasset 83).

RENOUVEAU DES ÉTUDES SUR LA PSHYTТА ET RECHERCHE DE LA BONNE NOUVELLE EN ARAMÉEN

Pierre Perrier

On dit trop souvent que l'Évangile nous a été conservé seulement dans des versions grecques et qu'il faudrait faire un délicat travail de rétroversion avant de remonter à une partie du sens araméen sous-jacent. Mais l'ouverture récente de nouvelles voies de compréhension de la structure de composition des textes reçus est en train de renouveler notre intérêt pour le texte araméen liturgique des églises orientales. On voudrait ici expliquer sommairement - pourquoi ces nouvelles approches sont simplement la "retombée" d'études scientifiques actuelles dans des domaines généralement non religieux - et pourquoi la "focalisation" occidentale sur les versions grecques résulte davantage d'un "modèle" a priori que d'une démonstration qui soit encore scientifiquement convaincante en 1984. Un livre à paraître prochainement présentera avec plus de détails et de rigueur le résultat des travaux d'un groupe d'aramaisants qui a décidé de tout reprendre à la base.

Araméen ou syriaque ?

Précisons tout de suite deux points qui feront réfléchir le lecteur. Il faut savoir que le nombre d'araméens est extrêmement faible en occident ; le nombre d'étudiants se compte actuellement tant en France qu'en Belgique sur les doigts de la main, à peine plus en Allemagne et dans les pays anglo-saxons. Aussi les instituts de recherche attachés aux chaires universitaires (d'état ou d'église) ne peuvent guère poursuivre des études approfondies sachant que la littérature à laquelle ils sont confrontés est très importante, qu'elle n'est en grande partie ni inventoriée, ni publiée, encore moins traduite en français. De plus, une regrettable distinction a été introduite entre araméen et syriaque ; ce dernier terme vient du nom de Syrie (peut être originaire de Assur ?) par lequel les Grecs ont désignés de tout temps la côte et l'arrière-pays d'Asie au nord de Tyr et Sidon. Au contraire les peuples de langue sémitique dans la mouvance de l'empire perse se nommaient eux-mêmes fils d'Aram ou araméens. On sait que l'araméen a été la langue commune unificatrice des multiples petits royaumes dans l'empire perse, langue d'échanges et de commerce de la Méditerranée à l'Indus que Babylone a gardé comme langue administrative. Depuis le 9^{ème} siècle avant Jésus Christ elle s'impose en Orient et seul l'arabe la remplacera, l'usage du grec n'ayant été qu'épisodique et limité aux communautés grecques colonisatrices venues des côtes d'Ionie ou installées grâce à l'empire alexandrin puis à l'empire romain. Rappelons que Saint Jean Chrysostome à Antioche, capitale de la Syrie romaine, devait faire traduire ses sermons pour le peuple des fidèles de sa ville comme Saint Cyrille à Jérusalem et qu'il visitait les campagnes avec un de ses prêtres autochtones pour être compris des chrétiens des campagnes ne parlant qu'araméen. Abraham est un araméen venant d'Ur au Sud de la Mésopotamie, ses descendants déforment leur araméen de l'Est en une langue occidentale l'hébreu, qui s'effacera à nouveau devant l'araméen lors de l'hégémonie orientale et l'exil à Babylone. Quand la Bible parle de Naaman elle l'appelle araméen, c'est la version grecque de Luc 4-28 qui traduit Naaman le Syrien avec la Septante, alors que le texte araméen lui garde sa nationalité.

Plutôt que de parler de syriaques orientaux pour désigner à partir de l'existence de la Syrie romaine les Chaldéens, de Babylone, comme si on appelait les Russes des slovaques orientaux ou des Polonais non occidentaux, nous garderons le terme général d'Araméens, qui ne résulte pas d'une vision occidentale de l'Orient. Il est alors possible de mieux saisir l'unité entre l'araméen de Daniel, de Qumran, de Jésus et des apôtres, d'Ephrem ou d'Aphraates Perse, de Narsaï. La diversité dialectale dans le temps et dans l'espace (dialecte hébraïsant de Judée, araméen commercial de Galilée, araméen d'empire de Babylone) ne cachera plus une identité de langue qui facilitait les échanges culturels et religieux. Rappelons que Gamamiel était petit-fils de Hillel. Comme celui-ci était venu de Babylone à Jérusalem pour être le plus grand Rabbi préchrétien, enseignant dans sa langue et fécondant le vieux centre religieux juif où l'hébreu était devenu essentiellement langue des clercs, de la réflexion théologique de la seconde communauté juive, celle de Mésopotamie. Le conservatisme judéen va perpétuer et durcir l'alphabet carré en usage à Babylone lors de l'exil, alors que les Chaldéens l'assoupliront de plus en plus au point que la plupart des hébraïsants ne savent pas lire les caractères orientaux, ni les anciens caractères phéniciens d'avant l'exil. A la grande surprise des occidentaux aveugles, l'unité de l'araméen s'est dissoute dans l'unité arabe dès que les empires

occidentaux ont reculé devant la poussée sémitique, mais il reste des îlots araméens, essentiellement dans les montagnes du Nord de la Mésopotamie. Le néoaraméen qu'ils sont près d'un demi-million à parler reste plus proche de l'araméen ancien que le grec moderne du grec de la Koïné, mais il est pratiquement ignoré alors qu'on parle toujours du lambeau d'araméen mélangé d'arabe parlé par les 3 000 habitants de Maboula en Syrie.

Retenons que l'araméen du Christ, censé avoir disparu avec les Juifs de Palestine en 70 et 135, était très proche de la grande langue d'échange orientale, et qu'en Palestine, un peu moins bien qu'ailleurs, elle s'est survécue en parler populaire jusqu'à ce que l'arabe la supplante progressivement mais qu'elle vivait en Orient sur un empire et qu'elle vit encore aujourd'hui.

Oralité et informatique

Comme les études sur le Nouveau Testament ont été menées sur les textes par des grammairiens et des spécialistes de grande valeur des textes littéraires écrits, de grands progrès ont été faits sur la qualité des textes de référence, sur le choix des meilleures variantes et sur l'explicitation de leur sens dans le cadre de la culture gréco-latine. Mais quand les études ont commencé à se développer sur les littératures orales, il aurait fallu que les spécialistes redeviennent des généralistes de structure du langage, de locutions proverbiales ou de sagesse, des modes de pensée oraux (par images concrètes et par analogie) communs à tous les peuples non formés (ou déformés) par la culture intellectuelle déductive. Pourtant une part de l'approche orale est comprise mais la pensée par concepts empêche souvent de voir dans un texte le réseau des images auxquelles il renvoie ; on privilégie ainsi le sens sémantique abstrait qui n'était sûrement pas présent à l'esprit du compositeur oral. Les études sur les civilisations orales vivantes, particulièrement en Afrique, ont permis de comprendre que le sens de l'œuvre ne s'éclaire que par la connaissance des éléments de vie personnelle, sociale, agricole, morale,... qui se traditionnent autour d'elle. L'étude de l'oralité va avec une histoire de l'individu, locuteur ou auditeur, et de ce qu'il a l'habitude de porter en lui, de recevoir, d'être éduqué par des traditions et de ce qu'il considère comme de son devoir sacré de transmettre, de modifier ou de conserver. Or nous avons la chance de bien connaître le milieu juif du temps de Jésus grâce à la mise par écrit dans les premiers siècles de l'énorme tradition orale religieuse et pédagogique juive. Nous connaissons par les traductions paraphrase du texte hébreu utilisées dans le culte synagogal ou Targums, les formules habituelles avec lesquelles les juifs exprimaient leur foi et leur théologie, par la Mishra une foule de détails de la vie, par des apocalypses et autres écrits les formules religieuses et les espérances qu'elles recouvraient. Pour reconstituer ce qui était présent à l'esprit de l'auditeur de la prédication évangélique, pour restituer toute la force de la prédication et éliminer les contresens gréco-latins (moralisme, symbolisme, ..), il faut rapprocher tous ces éléments épars, ce qui va devenir à la portée des moyens informatiques du futur.

Alors que le Père Jousse qui est le véritable fondateur des bases anthropologiques de la transmission orale et de son application aux Évangiles n'a pu en tirer que de riches mais partiels enseignements avec beaucoup d'inexactitudes dans le détail, nous voyons s'ouvrir une ère d'approfondissements exceptionnels qui va renouveler l'exégèse actuelle un peu à bout de souffle intellectuel.

Une analyse orale, une stratigraphie de la composition orale, une exégèse de celle-ci, une nouvelle compréhension de ce qu'a été et de ce qu'est la Tradition, voilà ce qui commence déjà à porter des fruits. Mais ceux-ci deviendront des apports rigoureux grâce aux retombées de l'analyse et de la synthèse des langues parlées et leur traduction automatique qui sont l'occasion de progrès extraordinaires dans le cadre scientifique des études d'intelligence artificielle enfin permises par le développement des ordinateurs. Ce qui est en jeu est aussi la connaissance de l'information présente à un moment dans un groupe comme celui formé par les premiers chrétiens et le rôle de rappel efficace en mémoire de l'Esprit-Saint. Ainsi vont se heurter dans les années à venir l'ancienne façon de penser et de travailler avec un modèle nouveau global de tradition orale et de formation des Évangiles et les moyens nouveaux de traitement de l'information qui sont nécessaires à son établissement dans la voie d'une meilleure compréhension du Message. C'est dans ce cadre qu'il importait de revoir complètement l'apport de la tradition araméenne, l'apport sémitique en général étant mieux perçu maintenant qu'au début du siècle grâce aux travaux sur l'Ancien Testament.

Vraie et fausses veus syriaca ?

Lorsqu'au début du siècle Cureton et Lewis se couvrirent de gloire en identifiant les deux manuscrits les plus anciens en araméen de l'Évangile dont nous disposons, conservés grâce au climat chaud et sec de l'Égypte et du Sinaï, les rares spécialistes anglais et allemands (surtout Merk) se livrèrent à une étude détaillée comparative de ces manuscrits avec la Pshytta, le texte reçu dans les églises célébrant la Parole en araméen, dont les plus anciens manuscrits sont postérieurs de plus d'un siècle. Ce texte de la Pshytta est, il faut le rappeler, beaucoup mieux attesté que les versions grecques ou latines anciennes car il a un nombre de variantes très faible ; comparable en cela aux textes juifs de la Bible, il atteste de la grande fidélité de la tradition en milieu sémite ou plutôt juif. Harnack et Merk par analogie avec les découvertes scientifiques en paléontologie virent immédiatement dans ces deux manuscrits des témoins d'un état antérieur du texte évangélique araméen, avec plus de variantes dialectales typiquement palestiniennes proche des textes judéens et qualifièrent ces manuscrits de "vetus syriaca" comme les manuscrits latins antérieurs à la Vulgate bien datée de Saint Jérôme sont qualifiés de "vetus latina". Comme la Pshytta était beaucoup plus près du texte grec probable original on en déduisit qu'à un certain moment une homogénéisation avait été faite des textes "syriaques" et "grecs" sur le grec et donc que la Pshytta était sans intérêt, pour notre restitution de la Bonne Nouvelle primitive en araméen. Avait-elle seulement existé sauf pour un Matthieu préliminaire très attesté ? Malheureusement cet échafaudage est en train de s'écrouler par pans entiers. On a d'abord démontré il y a une vingtaine d'année que la réhomogénéisation des textes sur le grec était impossible à l'époque et par la personne (Raboula évêque d'Edessé) à laquelle on l'attribuait. Ensuite on a découvert que là où le texte s'approchait du syropalestinien, il s'en rapprochait moins que des variantes dialectales égyptiennes ou arabiques de l'assyrien du Sud, ce qui indiquait qu'il s'agissait d'un texte dérivé. Enfin l'analyse orale des deux textes a confirmé que les variantes par rapport à la Pshytta sont de type gloses, c'est à dire expliquent le texte au lieu de le garder simple (en araméen Pshytta). Par exemple sur l'encouragement au célibat consacré le Sinaïticus ajoute la glose : "personne ne peut comprendre cela si cela ne lui a été donné par l'Esprit Saint". Au contraire le texte de la Pshytta ne comprend jamais ce type d'explications ajoutées (il y a même deux cas où le grec en a retenu qu'il n'a pas) mais conserve un texte plus long que le grec car il n'abrège pas les balancements oraux du texte essentiels pour un Araméen et qui sont coupés en grec quand ils correspondent à des sémitismes incompréhensibles. Notons que la Pshytta retient le dialecte courant au détriment des palestiniens caractéristiques. De la même façon un texte paru en Belgique sera réédité en France avec quelques corrections caractéristiques de la langue majoritaire (quatre vingt onze pour nonante et un par exemple) et les éditions actuelles de Racine ne retiennent pas les écritures en oi correspondant à des prononciations qui ont évoluées. Cependant une étude fine de la Pshytta montre l'emploi de termes judéens ou galiléens suivant les lieux où se passe l'action avec une tendance à l'homogénéisation sur la langue véhiculaire du Nord.

Cette tendance a conduit certains syriacisants à admettre une origine Edessénienne de la Pshytta qui n'est attestée par aucun écrit ni justifiée par aucun document. En résumé comme les pseudo vetus syriaca ont une langue, une façon de gloser qui nous est attestée en Gypaète au 3^{ème}- 4^{ème} siècle on doit leur redonner leur place de variantes méridionales avec paraphrases en milieu non juif (de tradition non rigide) du texte de la Pshytta qui leur est antérieur et dont ils dépendent.

Si l'on envisage de restituer les longues citations évangéliques de la période patristique on est en face de deux difficultés. Une première s'explique bien dans le cadre de l'oralité, un conteur ne cite jamais exactement un texte excepté s'il s'agit d'un proverbe ou d'une formule formant un tout traditionnel, sinon il "s'embrouillerait" dans le fil de son discours. Il cite donc "en situation", en général en retenant le trait saillant du texte, le début et la fin en donnant plus de poids aux éléments de rappel de mémorisation ainsi qu'on le voit bien dans les citations de l'Évangile de Matthieu. Au contraire un texte écrit cite exactement car les citations exactes sont en général remises et contrôlées après par l'écrivain. Sous réserve de ces simplifications orales on notera que les citations des apôtres de Clément de Rome, d'Aphraates, et le texte restitué du Diatessaron de Tatien supposent avec un fort degré de certitude la Pshytta et non le texte grec ou les pseudo vetus syriaca. Certaines gloses de celles-ci sont attestées dans les explications des premiers pères occidentaux et correspondent donc à des exégèses courantes anciennes. Un point intéressant acquis récemment par les études aramaisantes est le contact direct existant entre vetus latina et Pshytta, de nombreuses variantes grecques le sont globalement par les versions éthiopienne et perse, ce qui met le texte grec soi-disant primitif en situation fragile.

Pour toutes ces raisons et la continuité évidente de l'emploi du texte aramaéen depuis l'époque apostolique pour la célébration liturgique et la catéchèse, les deux étant inséparables chez les judéo-chrétiens de Babylone, on ne voit aucune raison d'imaginer que la Pshytta, avec sa fidélité exceptionnelle, n'ait pas, comme les Targums judéo-juifs ou chaldéo-juifs, été toujours en usage dans les églises à l'orient de la Syrie romaine (et probablement dans celle-ci avant son éviction par le clergé grec). De même les communautés ont du assez tôt n'utiliser que le texte des Targums seul ou de sa version Pshytta pour l'Ancien Testament, c'est d'ailleurs lui que Clément cite et qu'Ephren trois siècles plus tard appelle "notre version". Partant de la Pshytta on a donc toute chance de restituer d'aussi près que possible la Bonne Nouvelle comme elle a été prononcée grâce à tous les documents sur les variantes dialectales propres à la Judée et la Galilée dont nous disposons, grâce aussi à l'existence de traductions multiples, en premier lieu le grec, qui permettent de préciser beaucoup de points douteux puisque le sens retenu en traduction doit rester compatible avec le sens aramaéen sous-jacent. Mais ceci suppose une exploitation des ressources informatiques et une certaine confiance dans la fidélité orale des judéo-chrétiens que bien des occidentaux ne sont pas encore prêts à accepter. Ceci suppose aussi une compréhension profonde de la matérialité du fonctionnement inspiration-composition-tradition en milieu judéo-chrétien dont un nouveau modèle historique associé à une compréhension plus claire du mode d'action de l'Esprit-Saint.

Modèles de composition-tradition évangélique

Le modèle actuellement proposé par les exégètes a été construit progressivement pour affirmer une première réaction d'opposition aux insuffisances du modèle ancien. Il faut bien voir que ce modèle ancien peu évolué par rapport à celui du Moyen Age ne pouvait être très raffiné car la matérialité de la composition des Évangiles intéressait guère les chrétiens qui se contentaient du texte reçu par la Tradition. C'est lors de la coupure et de la mise en cause de la tradition ecclésiale par la Réforme que l'on a voulu préciser sans véritables éléments nouveaux le processus de l'Inspiration. On peut résumer ce modèle de la façon suivante qui montre incontestablement une intervention excessivement miraculeuse de l'Esprit-Saint :

Les quatre évangélistes ont chacun indépendamment, dès après la disparition des apôtres hors de Palestine, mis par écrit sous l'impulsion directe du Saint Esprit un ensemble merveilleusement cohérent de témoignages exacts sur les enseignements et les gestes du Sauveur, chacun suivant un plan adapté à différents besoins donnant en un exposé clair et suivi l'essentiel. Matthieu a composé en aramaéen, Marc en latin, Luc en grec et Jean en grec ; mais Jean ne le fixant par écrit que vers la fin du siècle, une quarantaine d'années après les autres, en donnant une version plus spirituelle qui complétait les trois autres. En aucun cas il n'y a de vraie activité rédactionnelle en dehors de l'Esprit Saint, aussi rien ne peut être ajouté ni retranché au texte, les obscurités doivent être comprises à la lueur de la Tradition, chaque Église avec le texte qui lui est propre (Vulgate chez les Latins, Koïné chez les Grecs, Pshytta chez les Orientaux) sans y apporter ni modification ni changement (décision du Concile de Trente).

Il est évident que ce premier modèle est très insuffisant et un peu naïf, très insuffisant pour expliquer les variantes entre versions, l'aspect composite des textes, très incohérent avec la nécessaire composition suivie par un auteur ... et un peu naïf sur la façon dont le Souffle Saint souffle directement dans l'oreille de l'écrivain ce qu'il doit écrire. C'était pourtant le processus qui était revendiqué pour l'Ancien Testament par Chrétiens et Juifs et pour le Coran, avec seulement un intermédiaire oral et une émission sourate par sourate, mais ceci par simple décalque de l'attitude judéo-chrétienne.

Ce processus miraculeux, invraisemblable, ne pouvait qu'être rejeté par le positivisme des savants occidentaux du début de ce siècle après les premières attaques de la Réforme. On attend encore la même réaction chez les musulmans bien que les implications politiques les retiennent de ne réduire l'inspiration du Coran qu'aux seules sourates anciennes (d'inspiration chrétienne nestorienne).

Pour que l'Esprit Saint agisse de façon diffuse il faut du temps, des premiers textes et une réflexion théologique, du moins dans l'hypothèse d'un développement évolutif suivant les modèles scientifiques à la mode en 1900. Le nouveau modèle construit en rejetant tout de l'ancien s'est progressivement raffiné en admettant qu'après l'Ascension les témoins avaient parlé, avaient écrit, que ces souvenirs avaient été collationnés en collection puis sélectionnés par le contact avec la vie (modèle d'évolution) des premiers chré-

tiens avec l'aide de l'Esprit Saint ainsi ramené à une place discrète. On peut résumer le nouveau modèle en disant qu'il suppose l'histoire suivante :

Quatre écrivains grecs se sont mis à table pour écrire quatre recueils de traditions, d'origine orale, déjà écrites, structurées, mises en forme. Ils ont ajouté des textes de liaison pour en faire des compositions simples et claires pour leur lecteur. Ces traditions orales avaient été principalement recueillies dans un premier texte oral en araméen perdu (vers 50 ?) et dans un recueil complémentaire de logia, où chacun des synoptiques a puisé suivant les besoins de sa communauté. Il faut ajouter quelques sources supplémentaires chez Luc, le seul vrai écrivain ayant fait une enquête sérieuse sur ses sources ; mais de toute façon ces œuvres collectives ont été plusieurs fois remaniées et complétées et n'ont guère pu voir le jour sous leur forme actuelle avant l'année 100. Quant au texte de Jean on le placerait bien vers 170 mais quelques témoins sur papyrus indiqueraient une rédaction finale vers 110 par des disciples de Jean à Éphèse, ces disciples ayant effectué un véritable travail d'explicitation théologique sur les données probables de l'apôtre². Seule une partie des épîtres de Paul nous donnerait un témoignage direct sur les années 50-70 antérieures à la ruine du Temple.

On voit que ce modèle donne un place assez molle à la tradition orale qui n'a pas l'air de faire preuve de la célèbre fidélité des Juifs traditionnels, qu'il est manifestement contraire aux données historiques dont nous disposons par les textes anciens, qu'il donne la bonne place aux théologiens qui explicitent le message initial et qu'il ignore superbement toute existence possible de textes liturgiques araméens, tout devant se conformer au texte grec normatif. La place diffuse laissée à l'Esprit Saint est un compromis qui fait la bonne part à son action sur le libre arbitre des écrivains successifs ou sur les communautés ecclésiales qui les abritaient suivant la tendance protestante ou romaine de l'exégète, mais sans rien céder des acquis de la recherche textuelle sur la version grecque originale restituée. Il faut aussi noter que bizarrement la création de l'information contenue dans la Bonne Nouvelle a glissé du Messie et de son Esprit qui remémore tout à une part de création communautaire par explicitation de modèles simplifiés à information réduite initiaux ; cette invraisemblance est plus vite reconnue par les scientifiques que par les littéraires, comme le montre de récentes controverses passionnées inutilement sur la langue et non le contenu informationnel des Évangiles. Les littéraires en général ignorent que le développement d'un germe à information réduite est plus invraisemblable qu'une rédaction en langue sémite.

La prédication orale en araméen des apôtres dans le cadre indistinct catéchétique-liturgique, pour ce qui concerne au moins les textes résumés essentiels, sus par cœur, a été mise par écrit comme texte de référence aide-mémoire à la juive lors du départ des évangélistes de Palestine. Initialement il s'agit uniquement d'une mise par écrit en araméen local, puis d'une mise par écrit double avec traduction en latin et surtout en grec à l'usage des communautés de Jérusalem, Antioche, de Grèce, d'Éphèse. Cet usage est vérification seulement dans les communautés judéo-chrétiennes de tradition orale jusqu'à leur disparition en tant qu'église organisée dans des communautés majoritairement d'origine païenne. Les premières mises par écrit ne peuvent être très postérieures à la dispersion après le martyre d'Étienne vers 36-40. Au plus tard vers 60 les catéchèses-liturgies des principaux apôtres ont été recueillies et traduites. S'il y a élaboration théologique elle ne porte que sur l'explication des sens des mots en traduction et elle est directement contrôlée par les apôtres qui garantissent ainsi les textes de référence, soit Pierre, Jean, Matthieu et Paul. Par contre ce sont les premières missions et les premières catéchèses qui contribuent à la fixation de l'ensemble des éléments oraux constituant la catéchèse minimale retenue dans les Évangiles et élaborés dès les temps de Jésus. Le Souffle Saint donne aux apôtres la mémoire des paroles du Rabbi fils de Dieu qu'il importe de retenir dans le déroulement de la catéchèse liturgie ou dans la méditation des grandes fêtes ou dans la controverse avec Juifs et Païens ; comme dans toute civilisation orale l'Ancien dispose ainsi d'un ensemble de paraboles, devinettes, enseignements pris dans la Tradition du Rabbi fils de Dieu et qui s'adapteront à chacun pour être compris plus tard, quand cela sera mûr. La composition orale plus encore que la fidélité de sa transmission est fondamentale dans ce modèle car "grâce" aux persécutions et au départ rapide des apôtres la mise par écrit aide-mémoire a assuré très tôt une bonne fixité du message. Ce modèle perçu par Jousse dans sa recherche de l'anthropologie de l'oralité est maintenant sous-jacente aux nouvelles recherches sur les judéo-chrétiens araméïsants et se précise par les insuffisances du modèle précédent ainsi qu'il est habituel en sciences. L'assemblage d'une tradition orale et d'une mise par écrit de

2 NDLR: M. Perrier n'exclut pas qu'un premier texte de Jean en araméen ait pu être écrit entre les années 40 et 50.

celle-ci assez précoce, conforme aux indications des écrits historiques anciens, nous garantit mieux l'extrême fidélité globale de la tradition, son contenu oral nous explique l'importance de toute la tradition ecclésiastique voire humaine qui la sous-tend. Cette fidélité que nous pouvons maintenant vérifier avec textes à l'appui de Gumran. aux Massorètes, nous pouvons aussi la vérifier de la restitution des Évangiles araméens à partir des Targums à la Pshytta, dont la fidélité propre est comparable au texte massorétique.

Apports respectifs de la Pshytta et des autres traditions

L'étude des structures orales de la Pshytta conduit à la conclusion qu'il s'agit du seul texte de qualité au niveau rythme et densité de signification - ce qui est loin d'être le cas pour les autres textes spécialement le grec. Celui-ci souffre beaucoup d'être une traduction pratiquement mot à mot, ou du moins c'est la seule explication vraisemblable qui peut en être donnée et qui explique ses nombreux sémitismes. Peut-être ne peut-on pas attribuer à toute la Pshytta du Nouveau Testament ni cette qualité, ni cette certitude d'être originale. Probablement pourra-t-on montrer que maints textes ont été restitués, ne serait-ce que celui de la pécheresse adultère longtemps exclu de la lecture publique. Un long travail sera nécessaire pour bien préciser les limites des hypothèses mises en avant par les insuffisances des modèles précédents. Il faut aussi clarifier les variantes dialectales de l'araméen d'empire finalement retenu dans la Pshytta probablement à cause du poids de la communauté mésopotamienne et de la conservation continue de ce texte seulement à l'extérieur de l'empire romain où le grec recouvre l'araméen après les révoltes juives de 70 et 135 comme l'indiquent les noms des évêques de la région de Jérusalem. Nous disposons d'une rétroversion directe du grec à l'araméen (dite de l'Harcléenne) qui était utilisée pour la traduction simultanée du grec à l'araméen à l'usage des gens des campagnes, les vrais judéo-chrétiens toujours présents aujourd'hui dans les chrétiens dits arabes melkites de Palestine. Ceux-ci commencent enfin à avoir un haut clergé autochtone et ils ont une liturgie en arabe mais retraduite aussi du grec. Aujourd'hui toutes les traditions se mêlent et l'Occident pourrait à nouveau se nourrir des traditions venues de l'Orient. Cependant si Maronites et Syriques continuent à utiliser la Pshytta dans leurs liturgies, la seule communauté à garder une langue directement issue de l'araméen ancien est la communauté chaldéenne du Patriarcat de Babylone et les Assyriens non catholiques.

C'est en partant de cette Église que le groupe de ceux qui travaillent sur la Pshytta essaie de se mettre au service de tous les merveilles de ce texte qui complète si bien les merveilleuses traductions grecques et latines de la Bonne Nouvelle dont nous disposons dans les Églises issues de l'Empire romain d'Occident ou d'Orient. Le petit nombre d'araméens occidentaux espère ainsi transmettre la saveur de l'approche sémitique toujours concrète du Mystère. Aidé par la précision du texte grec, par la formulation du texte latin, on peut espérer sélectionner des mots justes et simples pour l'homme d'aujourd'hui, pour lui transmettre la Bonne Nouvelle dans un français où il pourra dire sans intellectualisme sa foi et où il reconnaîtra, peut-être un peu aussi dans la forme comme en araméen, mais du moins dans le fond :

Non, personne n'a parlé comme cet Homme-là.

ESSAI DE LECTURE SCIENTIFIQUE DU PÉCHÉ ORIGINEL

ou

LA LIBERTÉ, LA GRACE ET LA SCIENCE

Xavier Sallantin

1- L'ÉGLISE VICTIME D'UN DOUBLE LANGAGE

A- La désincarnation d'Adam

Lors des réunions du Conseil de Pastorale de Cerdagne, j'entends des "mamans catéchistes" des villages d'alentour exprimer leur embarras lorsqu'il leur faut parler aux enfants du péché originel.

Comme je les comprends !

A tous ces gosses d'aujourd'hui qui, grâce à la télévision et aux bandes dessinées, connaissent de la préhistoire humaine ce qu'ignoraient les Pères de l'Église d'hier, comment expliquer que nous portons le poids de la faute d'un premier homme émergeant de l'animalité ? Pendant dix neuf siècles les théologiens se sont représentés Adam comme leur semblable, physiquement et psychiquement ; voici que les jeunes le voient comme un primate velu chez qui jaillit une première lueur de conscience, comme un anthropoïde sans langage si ce n'est quelques gestes et quelques cris, comme un Sapiens sans savoir si ce n'est celui qu'il tient de sa parenté simiesque. Comment cet embryon d'homme pourrait-il se rendre coupable d'un péché dont nous payerions encore les conséquences ?

Certes, je n'ignore pas que la catéchèse moderne s'emploie à éluder cette difficulté en évitant de commencer par le commencement. Il lui suffit de partir du Christ "Centre du Cosmos et de l'Histoire"³, comme dit Jean Paul II. Risquons une première image : tel un caillou tombant dans la mare humaine, l'Incarnation de cet Adam parfait engendre des ondes concentriques qui se développent vers le Premier Adam de la Genèse comme vers le Dernier Adam de la Régénération finale. A mesure que ces ondes se propagent vers la nuit des temps passés et futurs, elles s'amortissent et l'on peut faire l'économie de ces lointains ténébreux pour se concentrer sur l'essentiel qui est au centre, qui éclaire tout et rassemble tout : le Christ Alpha et Oméga, Premier et Dernier, en qui tout se récapitule, "la Plénitude de Celui qui remplit tout en tout" (Ep. 1-23). Rectifions maintenant dans cette perspective paulinienne ce que cette image a d'impropre : le Christ n'est pas ce caillou tombant d'on ne sait où, il n'est pas un corps étranger ; Il est la Lumière et cette onde est son propre Corps avec en son cœur, une source centrale d'animation et de rayonnement.

Il est donc possible de retenir des récits bibliques une signification réduite à l'essentiel : il y a un Créateur du monde, Dieu. Il y a une créature, l'Homme, qui, sans cesse et depuis les origines, se dresse face à son Créateur, conséquence d'un penchant naturel qui est en chacun de nous et que les auteurs inspirés de la Bible ont tenté d'expliquer par le mythe d'Adam.

On croit ainsi s'en tirer à bon compte ; pourtant l'on n'est pas au bout des difficultés. Car si l'onde porteuse que propage l'Incarnation ne véhicule plus que des mythes sur sa frange périphérique, pourquoi sa source centrale christique ne serait-elle pas aussi mythique ? En récusant l'historicité du Premier Adam, on s'expose à voir récusée ou minimisée l'historicité du Nouvel Adam, ce qui n'a pas manqué de se produire.

3 Encyclique "Mater et Magistra".

La "désincarnation" d'Adam conduit à gommer l'Incarnation du Christ. De plus, pourquoi le Christ s'incarnerait-il pour nous racheter d'un péché originel qui n'aurait jamais été commis et ne serait imputable à qui-conque sinon au Créateur lui-même coupable de nous avoir créés avec un mauvais penchant. Et si l'on se refuse à un tel sacrilège, il reste à rejoindre les Manichéens et autres Cathares qui imaginaient à côté du Dieu créateur, principe éternel du Bien, un Anti-Dieu, principe éternel du mal.

B- D'autres questions naïves

De même, on escamotant Adam, l'espérance chrétienne la plus fondamentale, celle du Retour du Christ, de l'avènement de son Royaume, s'évapore. Le Dernier Adam ne saurait pas plus survenir au terme de l'Histoire que le Premier Adam n'est advenu au seuil de la Préhistoire. Le message évangélique se trouve ainsi amputé de sa dimension prophétique concernant le Jour du Seigneur, comme il est amputé de sa dimension rédemptrice. Il reste, certes, l'annonce de la Bonne Nouvelle en tant que révélation par Jésus de notre adoption filiale : tous les hommes sont fils de Dieu, frères en Christ ; Paul précisera plus fortement encore : membres de son corps et membres les uns des autres. Il reste les "Béatitudes".

Il y a déjà dans cet enseignement évangélique, de quoi nourrir substantiellement les enfants du catéchisme ; mais la double occultation des origines et des fins stérilise toute la dynamique de la croissance de ce Corps du Christ.

La construction de l'Homme Total, dont le Christ est le germe et le terme, perd toute perspective et même tout sens dès lors qu'elle n'est pas déployée d'Alpha en Oméga. L'Église, Corps du Christ, n'a plus de raison d'être si la croissance de ce Corps est gelée, si nous n'avons plus "à grandir de toute manière vers Celui qui est la tête, le Christ (Ep. 4-14)". Comment fonder la pédagogie de l'Église, de ses sacrements, et particulièrement le baptême, si la tare originelle qu'il est censé effacer n'est plus qu'un mythe ? Et qu'advient-il de la présence réelle eucharistique dès lors que la "désincarnation" tend à supplanter l'Incarnation ?

A dessein je schématise pour faire comprendre à gros traits un malaise, tel qu'il est vécu par la "base chrétienne". Je n'ignore pas qu'il existe en ces matières une œuvre théologique immense qui propose bien des formulations plus pertinentes mais aussi moins accessibles. Mon propos n'est pas d'en rendre compte ici, mais de livrer à l'état brut les questions naïves que les fidèles se posent, nonobstant les recherches théologiques d'hier et d'aujourd'hui qui les dépassent.

Comment admettre que tant de générations de chrétiens aient été abusées, depuis les début de l'Église, par l'acception populaire de ce récit de la chute qui leur suffisait ? Comment n'être pas troublé par le fait que cet enseignement traditionnel passe encore très bien dans les jeunes Églises d'Afrique ou d'Asie qui ne se mettent pas martel en tête au sujet d'Adam ?

Comment passer notamment pour profits et pertes tous les morts des guerres de religion qui, au 16^{ème} et 17^{ème} siècles, ont eu leur origine dans des divergences au sujet de la liberté et de la grâce, toutes questions s'articulant sur Adam, sur son état d'innocence présumé avant la chute, sur l'économie du salut d'un homme déchu par sa faute. Si Adam n'a jamais existé, sont-ils donc morts pour rien ? Faut-il mettre au panier toutes ces œuvres théologiques, tous ces trésors de réflexion qui, en nourrissant ces polémiques sanglantes, ont fait mûrir la pensée de l'Église par une constante interpellation ?

Comment ne pas craindre enfin que l'Église ne soit la première victime d'une rupture de plus en plus béante entre deux langages : le langage sacré des formulations scripturaires et liturgiques qui ne cesse de faire référence au péché originel et à son rachat par le Christ Rédempteur, le langage profane des formulations pastorales qui utiliserait d'autres expressions pour signifier en définitive autre chose, tout en révéralant le langage sacré comme une musique sans paroles. Les mamans catéchistes ne se privent pas de dénoncer ce double langage, ce double registre de formulations qui fait que les enfants n'entendant plus rien à la messe classique n'y viennent plus, à moins qu'on ne leur réinvente une autre messe qui age leur épargne le langage initiatique des grands mystères chrétiens et leur parle en termes d'amitié, de fête, de partage, de chaleur communicative, sans référence à l'économie du salut. Une cassure qui s'élargit ainsi entre deux

langages qui n'ont plus ni le même vocabulaire, ni le même contenu, n'est-ce pas ainsi que s'amorcent les schismes ?

C- Un détour par le 5^{ème} siècle

Je voudrais essayer de dire ici, le plus succinctement possible, comment toutes ces difficultés très réelles me paraissent aujourd'hui pouvoir et devoir être surmontées grâce à l'apport de connaissances scientifiques nouvelles. C'est la Science qui, avec l'intelligence de l'Évolution, a rendu inacceptable l'image classique du Père Adam ; c'est à la Science d'employer les instruments conceptuels nouveaux dont elle dispose à la clarification de cette problématique originelle. Nous allons voir comment la science la plus fondamentale, à cet égard, peut venir au secours de l'enseignement religieux traditionnel et lui rendre une cohérence qu'il n'a plus. Mais cette réhabilitation de croyances apparemment surannées va s'opérer en profondeur, à un tout autre niveau où leur sens et leur réalité historique se verront conférer une tout autre dimension. Il me paraît aujourd'hui possible d'accéder à une lecture scientifique de la Genèse qui n'impose nullement de mettre aux oubliettes la lecture qu'en firent les chrétiens d'hier, mais au contraire d'insérer cette lecture naïve dans une lecture intégrante bien plus riche. Il en est comme de tout développement biologique ou industriel : l'adulte ne renie pas l'enfant qu'il a été ; la navette spatiale ne ridiculise pas l'avion de Blériot, bien au contraire, c'est en éclairant et en assumant les stades infantiles d'un développement qu'il peut être saisi dans son intégralité.

Pour faire comprendre les clartés que la Science moderne apporte à la Théologie en ce qui concerne les origines, je vais d'abord m'arrêter un moment sur la crise de l'Église au 5^{ème} siècle, lorsqu'elle prit conscience des difficultés que présentait l'interprétation du péché originel. C'est tout le problème de la liberté et de la grâce qui fut alors magistralement posé, notamment à la faveur de la controverse entre Saint Augustin et Pélagé. Et les vagues alors soulevées n'ont cessé de s'amplifier, particulièrement lors de la Réforme et de la Contre-Réforme, car rien n'a été résolu et rien ne pouvait l'être en l'état de l'outillage conceptuel des théologiens.

Loin de moi, donc, le propos d'arrêter la pensée de l'Église sur la liberté et la grâce au stade de maturité qui était le sien au 5^{ème} siècle. On ne sait que trop les immenses conséquences religieuses et politiques qu'eurent à propos de l'augustinisme et du pélagianisme les prises de position d'un Jansénius ou d'un Luther, la Somme de Saint Thomas, les canons du Concile de Trente, etc... Ces querelles théologiques ont fait couler des océans d'encre et des flots de sang. Il ne manque pas d'ouvrages savants pour en rendre compte : histoire des religions, patristique, dogmatique, apologétique. J'y renvoie le lecteur intéressé. Pour ma part, si j'évoque sommairement une controverse du 5^{ème} siècle, c'est pour permettre au non spécialiste de saisir, à travers le questionnement de l'Église à l'état naissant, ce qui est en cause et comment des problèmes épineux aujourd'hui ont déjà été perçus voici quinze siècles ; grâce à la fraîcheur de ces interrogations premières, je serai ensuite en mesure de mieux lui expliquer les solutions entièrement nouvelles que la science la plus récente me semble en voie d'apporter à ces problèmes. Que les théologiens, veuillent donc bien m'excuser de mes simplifications outrancières et caricaturales afin de signaler qu'une ouverture, encore inexploree, s'entrevoit aux frontières communes de la Science et de la Théologie.

D- Le divorce entre science et foi

Les démarches scientifiques et théologiques sont encore aujourd'hui largement étrangères l'une à l'autre. Il faut désormais que certains aventuriers osent travailler à leur rapprochement dans la conviction que la Vérité est une. L'intelligence que la raison et la foi ont respectivement du mystère des origines ne saurait être contradictoire, si ce n'est par suite de lumières insuffisantes. Le vertigineux progrès des connaissances sur la logique de l'évolution cosmique me paraît apporter une confirmation croissante, beaucoup plus qu'un démenti, de la révélation religieuse. Encore faut-il prendre la peine de s'informer du dernier état de ces recherches de pointe, particulièrement en ce qui concerne l'épistémologie de la physique, de la biologie et de l'informatique. Au 5^{ème} siècle, un tel divorce entre science et foi eut été inconcevable car la science expérimentale n'existait pas, ou si peu, et le meilleur de la pensée profane était mis au service de l'argumentation théologique par des hommes dont le savoir était, pour l'époque, encyclopédique. Déjà la méthode scientifique qui s'élaborera mille ans plus tard, était en germe dans l'exigence de rigueur

logique et de consensus collégial. Les conciles où se rencontraient les évêques préfiguraient nos colloques internationaux modernes où les savants échangent leurs communications. Le consensus sur le dogme se forgeait progressivement et laborieusement, comme il se forge aujourd'hui sur la structure des particules élémentaires. Et c'est un régal que de relire ces textes anciens dont l'écriture est d'une élégance et d'une clarté qui contraste avec la médiocrité d'expression que revêt trop souvent le discours scientifique contemporain.

Qu'on veuille donc bien ne pas chercher à savoir si je bénéficie de la caution d'un théologien faisant autorité ou d'un savant de renom. Les chasseurs professionnels n'aiment pas les braconniers qui, comme c'est mon cas, chassent sans permis sur leur réserve, même si les braconniers connaissent parfois des "trucs" qu'ignorent les chasseurs. Je déplore précisément que ceux qui braconnent ainsi sur les marches des territoires scientifiques et théologiques, sur les marges où ces domaines s'interpénètrent, soient condamnés à l'état de marginaux, alors que cette interdisciplinarité devrait être elle-même une discipline revendiquant le professionnalisme du fait de la qualité et de la quantité de ses adeptes. Mais il faut un commencement à tout ; la première chaire de génétique ne fut créée en France qu'en 1946. A quand la première chaire de christogénèse à la Sorbonne, dans la voie ouverte par Teilhard de Chardin ?

2- LIBERTÉ ET GRACE AU V^{ème} SIÈCLE

A- Une Liberté conditionnelle

L'intelligentsia du 5^{ème} siècle s'est donc passionnée pour éclairer les notions de liberté et de grâce. Heureuse époque où l'on voit, d'un bout à l'autre de la Méditerranée s'échanger tant de lettres et s'organiser tant de rencontres à ce sujet, comme si les moyens de transport et de communication n'avaient rien à envier à ceux d'aujourd'hui ! Une pléiade de grands docteurs entrent dans l'arène : Ambroise, Hilaire, Jérôme Augustin et bien d'autres que l'Église a canonisés, à côté de nombre d'esprits non moins motivés et pénétrants qu'elle a anathématisés, tels Pélage, Célestius, Julien. Quelle vitalité, quelle combativité, mais aussi quelle humanité chez ces hommes des deux camps dont les défauts et les outrances nous apparaissent aussi criants que les mérites ! Quel spectacle que l'affrontement entre Pélage, taillé en pilier de rugby gallois, et Jérôme ce lion du désert qui le traite de "gros chien de montagne, grand abruti, tout alourdi de porridge écossais" qu'il se propose de "croquer comme un rat". Et pourtant ce que l'on sait de la vie de l'un et de l'autre gladiateur montre une égale austérité ascétique, une intégrité de mœurs sans faille, un même désir de perfection, une semblable passion de Dieu⁴.

Alors pourquoi ces joutes impitoyables où l'on n'y allait pas de main morte, où l'excommunication pontificale emportée de haute lutte se doublait du bannissement impérial, où pour n'être pas physique la liquidation de l'hérétique n'en était pas moins cruelle, le sort des vaincus de ces controverses font songer à celui d'un Trotzky ou à ceux des victimes des goulags contemporains ; pourquoi ces violences ?

Parce qu'il s'agit de l'essentiel : de l'Homme et du sens de son existence. Or Pélage se veut le champion de la dignité de l'Homme, chef d'œuvre de Dieu (P 248). Selon lui, l'honneur de l'Homme est dans sa liberté faute de laquelle il ne serait plus qu'un robot. Son œuvre est une apologie de la nature humaine. Avant lui, Saint Irénée et Saint Cyprien avaient déjà insisté sur la libération opérée en Jésus-Christ ; ils avaient opposé l'allégresse des chrétiens ayant part à la glorieuse adoption des Fils de Dieu à la fatalité sinistre des païens soumis à des puissances cosmiques. Sans libre arbitre, pas de libre consentement, condition nécessaire de l'amour. Aux Yeux de Pélage, le don de la liberté fait à l'homme par son Créateur est la grâce par excellence.

4 J'ai travaillé Pélage dans le Grand Dictionnaire de Théologie et surtout dans l'ouvrage de Georges de Plinval : "Pélage, ses écrits, sa vie et sa réforme" (Payot 1943). Les références à cet ouvrage sont dans mon texte notées par la lettre P suivie de l'indication de la page (ci-dessus P 55). J'ai également lu les intéressants articles de l'Encyclopedia Universalis qui sont consacrés aux Pélagiens sous la plume de M. Meslin, Am. Dubarle, G. Cazalis. Je dois enfin beaucoup aux ouvrages du Père de Lubac : Exégèse médiévale (Aubier 1959) et Augustinisme et Théologie Moderne (Aubier 1969) inépuisable mine d'une incomparable érudition.

Cet absolu de la liberté est incompatible avec un penchant naturel vers le mal, héritage du péché originel. Ou la balance est en équilibre, ou elle est faussée avec une tendance à pencher d'un côté. En latin, la balance se dit "libra" et nous verrons plus loin combien cette racine commune à la balance et à la liberté éclaire notre sujet. De même, en termes contemporains, si votre voiture a le train faussé, ou si elle a un pneu dégonflé, elle aura tendance à dévier de la ligne droite ; le conducteur ne l'y maintiendra que par un effort sur le volant. Eh bien, pour Pélage, la direction de chaque voiture humaine est parfaitement équilibrée et c'est librement, sans effort pour contrecarrer une tendance opposée, que chacun donne des coups de volant à gauche ou à droite. Pour Saint Augustin⁵, depuis Adam et par sa faute, la direction est faussée. Nous sommes sollicités par le fossé et nous ne réussissons à tenir la ligne droite que par la vertu d'un effet compensateur, celui de la grâce de Dieu qui exerce une sollicitation contraire.

B- Conséquences en chaîne

La question est d'une extrême importance. Elle entraîne en série, selon la réponse donnée, tout un chapelet de conséquences. Les divergences entre les antagonistes sont parfois subtiles et les conciles successifs s'y sont empêtrés. Par exemple, Augustin, comme Pélage, affirme le libre arbitre. Le libre arbitre augustinien ressemble à celui d'un pilote sur un navire qu'un courant fait dériver; le pilote reste libre de son action sur le gouvernail mais il lui faut compenser la dérive. Pour Pélage, la dérive est nulle.

Il s'en suit, pour Augustin, que le baptême seul peut empêcher cette inexorable dérive de mener l'homme déchu aux abîmes. Dès lors, les petits enfants non baptisés sont inévitablement damnés : "On peut affirmer avec vérité que les petits enfants qui meurent sans baptême seront placés dans la plus douce des damnations (sic) mais c'est adopter et proclamer une grosse erreur que de publier qu'il ne seront point damnés" (A 491). Pélage estime au contraire que les enfants nouveaux-nés qui ne sont répréhensibles d'aucune faute ne sauraient être damnés (P 237). Toutefois, il est embarrassé par la parole du Christ à Nicodème qui semble interdire l'entrée du Royaume de Dieu aux non baptisés : "Personne à moins de naître de l'eau et de l'esprit ne peut entrer dans le Royaume de Dieu" (Jn 3-8). Alors, il s'en tire honnêtement en déclarant : "Je sais où ne vont pas les enfants qui meurent sans baptême, mais je ne sais pas où ils vont" (A 623). Pour reprendre mes comparaisons antérieures disons que chez Pélage le baptême n'est qu'un moyen d'améliorer la propulsion du navire ou de la voiture, mais non un gouvernail pour redresser sa direction.

Même difficulté au sujet des Justes de l'Ancien Testament dont le salut, en l'absence de baptême, est alors fort problématique. Pour Pélage : "même avant la loi chrétienne, avant même le Décalogue, depuis Abel et Enoch jusqu'au temps du Sauveur, des hommes et des femmes en grand nombre avaient vécu dans un état de sainteté parfaite éclairés et soutenus par les seules lueurs de la conscience" (P 235). Ainsi se trouvait ruinée à ses yeux "toute théorie qui présentait le péché comme un fait inhérent à notre nature" (P 235). Augustin s'en tire tant bien que mal au sujet de ces Justes en leur attribuant une foi anticipée en Jésus-Christ : "Ce que nous croyons aujourd'hui comme déjà passé, ils le croyaient avec le même esprit de foi comme devant arriver" (P 626). Ils ont donc bénéficié d'un "baptême de désir".

Autre controverse en ce qui concerne la transmission physique de cette "souillure originelle" que lave le baptême. Comment se fait-il, se demande Augustin, qu'une souillure pardonnée aux parents par leur baptême soit néanmoins transmise aux enfants : "J'avoue, dit-il, que c'est là un fait certain mais un véritable mystère". (A 708). Et de s'attaquer à la "triste concupiscence" qui n'était point connue dans le Paradis Terrestre, avant le péché, et à laquelle il n'est pas permis de s'abandonner" (A 706). "La consommation du mariage, quoique licite et honnête, n'est jamais exempte des ardeurs de la concupiscence..." (A 711). Et la preuve que cette concupiscence est la courroie de transmission du péché originel, Saint Augustin la voit dans le fait qu'il a fallu faire naître le Christ d'une vierge pour le faire échapper "au triste privilège de notre

5 J'ai travaillé les textes de Saint Augustin contre les Pélagiens dans le tome 16^{ème} de ses œuvres complètes parues chez Mingardon à Marseille en 1871, traduites pour la première fois en français par les abbés Collory et Burleraux, et de quelle magistrale façon ! Les références à ce livre sont dans mon texte signalées par la lettre A suivie de l'indication de la page. Merci à l'ami, bibliophile inspiré, qui, lors de mon mariage en 1945, m'a fait cadeau de ces ouvrages rares à cause de leur reliure !

génération" (A 70). "Tout ce qui naît de - l'action réciproque de l'homme et de la femme n'est que chair de péché" (A 704).

Pélage nie cette "prédominance corruptrice de la chair" (P 83). La liberté humaine est incompatible, selon lui, avec "toute détermination étrangère et congénitale" (P 150) ; Comment des parents sanctifiés par le baptême pourraient-ils transmettre physiquement une tare dont ils sont affranchis ? Or il pensait que les âmes sont créées directement par Dieu : "comment pourrait-il se faire que celles qui aujourd'hui viennent au monde et ne doivent rien de leur être à Adam portent devant Dieu le poids d'un péché qui leur est étranger ?" (P 150). Aussi "la domination de la concupiscence n'a-t-elle aucun caractère de nécessité" (P 151) chez Pélage et plus encore chez son disciple Julien qui apporte la distinction moderne entre le sensuel pervers et le sexuel neutre : "l'homme dispose librement de son corps pour le bien et pour le mal. Les Pélagiens refusent "l'exagération de la concupiscence qui asservit l'esprit sous le joug de la chair" (P 300). Bien plus, ils voient dans le pessimisme augustinien un relent de l'hérésie manichéenne : si, comme l'affirme Augustin, le mariage est bon en soi, un bon arbre ne doit-il pas porter du bon fruit ? Si l'enfant naît taré c'est donc que la nature du mal est éternelle.

Autre divergence : la mort perçue par Augustin comme conséquence du péché originel, comme une punition. Selon lui, si Adam n'avait pas péché il ne serait pas mort. Pour Pélage, "le corps d'Adam n'a pas été fait immortel par essence" (P 81). "Il serait mort en tout état de cause qu'il ait ou non fauté" (A 589) et encore : "la mort n'est pas essentiellement un mal, la faute d'Adam n'a pas été la catastrophe immense, irréparable, qui faisant au diable la part victorieuse, a plongé dans la perdition la masse entière de l'humanité" (P 84). J'ai connu un éminent théologien orthodoxe qui, cramponné à son augustinisme, en venait à nier les fossiles car à ses yeux, ni les animaux ni les plantes ne pouvaient mourir avant que la mort ne soit entrée dans le monde par la faute d'Adam. En refusant l'évolution et son ressort : la sélection naturelle, il avait du moins le mérite d'être plus cohérent que tant d'autres théologiens qui, tout en se ralliant à l'évolutionnisme, continuent à tenir à propos de la Rédemption des théories incompatibles avec l'évolutionnisme.

C- La grâce et le mérite

Mais c'est surtout en ce qui concerne la grâce, je l'ai indiqué au passage, que les deux problématiques pélagienne et augustinienne apparaissent totalement irréductibles. Voici une autre image qui peut faire comprendre la version augustinienne du libre arbitre : lorsqu'un skieur slalome sur une pente, il est libre de ses zig-zag mais condamné néanmoins à se retrouver finalement en bas des pistes. Le remonte-pente qui, à contre-pesanteur, le tire vers le haut, c'est la grâce. Pélage quant à lui nie la pente et, par conséquent, la nécessité d'un remonte-pente. Son skieur fait du ski de fond en terrain plat, libre de sa trajectoire. Il n'est prisonnier d'aucune pente fatale; notre milieu psychique offre son a-pesanteur aux évolutions de notre libre arbitre. La grâce de Dieu, c'est la glisse. Chez Saint Augustin, bien au contraire, la grâce n'a rien d'une telle disposition permanente ; elle est un don gratuit et occasionnel de Dieu. Selon son bon plaisir, il nous tend les perches de son remonte-pente quand bon lui semble. La grâce procède des seuls mérites de Jésus-Christ et nous ne pouvons rien faire de bon sans elle. Il appelle "bons propos" les efforts qu'un homme peut faire pour éviter le péché, mais "comment l'homme pourrait-il concevoir un seul bon propos sans en avoir entièrement reçu la grâce du Seigneur ? Ces fils de perdition (les Pélagiens) se croient eux-mêmes les auteurs du bien qui peut se trouver en eux et soutiennent que tout ce qui vient de Dieu n'est que la récompense rigoureusement due à leurs propres mérites" (A 58).

Et d'objecter à Pélage : "Quid de la grâce de conversion reçue par Saint Paul sur le chemin de Damas ?" On ne saurait l'attribuer à ses mérites de persécuteur des chrétiens ? Elle procède, répond Pélage qui a décidément réponse à tout, "de la prévision des mérites ultérieurs de Paul". Dieu qui transcende le temps sait quels mérites vont être accumulés par l'apôtre Paul jusqu'à son martyre et ce sont ces mérites futurs qui, rétroactivement, vont lui valoir sa grâce de conversion. Ce faisant Pélage ne fait que retourner contre Augustin son argument concernant le salut des Justes de l'Ancien Testament par la vertu rétroactive de la Rédemption. Nous allons voir combien la science moderne légitime ce recours ultime et mal assuré à la réversibilité du temps.

La grâce, chez Pélage, ne peut en aucun cas être une intervention de Dieu venant fausser le jeu de notre liberté puisque ce jeu est la grâce par excellence. Dieu serait ainsi mis en contradiction avec lui-même ; sa grâce n'est donnée que pour faciliter ce jeu, comme le fart sous les skis, comme l'huile dans les rouages : "la grâce, dit-il, nous est donnée pour rendre plus facile l'accomplissement du précepte divin" (P 606) et encore : "Ce que les hommes sont obligés de faire de leur libre arbitre leur devient plus facilement possible par le secours de la grâce" (A 607). En bref, selon Pélage, la grâce n'est que la graisse qui diminue les frottements. Position évidemment intolérable pour Augustin : "Nous marchons, c'est vrai, nous obéissons, nous agissons, mais c'est Dieu qui fait que nous marchons, que nous obéissons, que nous agissons. Telle est cette grâce de Dieu qui nous rend bons". Et de célébrer avec Paul la gratuité des dons de Dieu : "Qu'avez-vous que vous n'avez reçus ?" (1 Co 4-7). "Pourquoi m'objecter le libre arbitre quand il est certain que cette volonté n'est pas libre d'accomplir la justice à moins que vous ne soyez vous-mêmes une brebis fidèle. Celui donc qui rend les hommes des brebis fidèles, c'est lui encore qui donne la liberté d'obéir et de faire le bien" (A 60). En définitive, l'attraction congénitale du péché est neutralisée chez Augustin par l'attraction contraire de la grâce. Pélage n'a nul besoin d'inscrire le champ de la liberté entre les deux pôles d'un tel aimant. Il supprime l'aimant et ses lignes de force ; il opère en champ nul, sans gravité ni magnétisme, ni quelqu'autre influence. Mais alors que fait-il du Dieu Rédempteur ?

D- Pélage hérétique

Pas grand chose à vrai dire. Le Christ n'est plus qu'un modèle proposé à l'homme, libre de l'imiter ou de ne pas l'imiter. La Croix et les souffrances du Christ sont évacuées. Plus encore, le recours à la prière perd son utilité puisque l'homme se trouve en état d'autonomie complète. Pélage, poussant le stoïcisme à l'excès, n'a aucune conscience de la fragilité humaine. Il combat impitoyablement toute faiblesse et propose une morale pour surhomme. Certes, il a sans cesse à l'esprit, comme point de mire de cette morale, le modèle divin. Mais "cette disposition religieuse conserve un caractère très individualiste. La religion, au lieu de s'incarner dans un groupe social, dans le corps d'une Église, se ramène à des relations directes entre le juste et Dieu. Par suite le lien de solidarité mystique qui unit les croyants se trouve réduit à des rapports extérieurs de charité, d'exemple ou d'apostolat ; mais en fait, puisque chacun est entièrement responsable de ses actes, que chaque conscience est autonome, et que les âmes dans leur liberté absolue sont imperméables à l'influence divine, il est vain de prier pour autrui, de croire que par des œuvres ou des pleurs on pourra substituer sa pénitence ou ses mérites à ceux d'une autre personne qui reste seule à rendre compte de ses actes. Elle ne recevra que les grâces dont elle est digne ; il est pratiquement impossible d'intercéder pour elle. Ce que l'on commençait à appeler dans les symboles la 'communion des saints' est inconciliable avec l'individualisme pélagien." (P 397).

J'adhère sans réserve à ces critiques de Georges de Plinval, En se voulant le champion de l'honneur de l'homme, Pélage campe en définitive cet homme dans une posture de surhomme. Cet orgueil présomptueux n'est pas à l'honneur de l'homme. Paradoxalement Pélage illustre ainsi ce péché congénital d'orgueil que signifie ce mythe d'Adam dont on veut minimiser la portée. Les questions que pose Pélage n'ont certes rien perdu de leur pertinence, de leur acuité, de leur séduction, Mais il n'a pas apporté des réponses à ces questions plus satisfaisantes que celles de Saint Augustin. Il ne faut pas plus aujourd'hui qu'hier éluder ces questions qui demeurent "incontournables". Et si certaines réponses d'Augustin sont aujourd'hui insoutenables, cela ne signifie pas que sa thèse, si mal défendue soit-elle, soit indéfendable. Aujourd'hui où, grâce à la science, nous pouvons opposer à Pélage une tout autre argumentation, ainsi que nous allons le montrer, nous ne pouvons qu'admirer combien l'Église a été bien inspirée de suivre Augustin et de condamner Pélage dont l'hérésie aurait ruiné la foi en Jésus Christ et en son Église en ce qu'elle a de plus essentielle : l'Incarnation. Pélage était peut-être trop intelligent pour son temps et son analyse strictement intellectuelle et volontariste conduisait à une religion cérébralisée, desséchante, désincarnée, où le cerveau supplantait le cœur, en bref à quelque déisme étranger au christianisme. Il est fort loin de cette vie en Christ selon Saint Paul dans une relation charnelle, eucharistique, amoureuse, entre l'Homme et Dieu, dans la communion physique, organique, qu'implique la co-participation à un même Corps : "Ce n'est plus moi qui vis mais c'est le Christ qui vit en moi" (Ga 2-29).

Pour Pélage le Christ est un corps étranger auquel s'applique bien l'image que j'ai proposée plus haut à propos de l'Incarnation : celle du caillou tombant dans la mare humaine. J'ai dit que cette image n'était

acceptable qu'à la condition de supprimer le caillou et de se représenter l'animation de cette onde comme la pulsation d'un cœur, avec son double mouvement de systole et de diastole embrassant la totalité spatiale, temporelle et énergétique de la Création.

Avec un instinct très sûr, avec les moyens dont il disposait à l'époque, malgré les insuffisances de sa réfutation, Augustin a terrassé Pélage parce qu'il s'est fait le champion de l'honneur du Christ total, Homme et Dieu. Mais le pélagianisme est plus que jamais d'actualité; les questions restent posées. Il est temps de tenter d'y répondre en termes compatibles avec les données de la science moderne.

3- LA SCIENCE AU SECOURS DE LA THÉOLOGIE

A- L'épistémologie du libre arbitre

Reprenons la comparaison entre la liberté et la balance à plateaux (libra). Lorsque l'homme pensant effectue mentalement ses pesées, il n'est de libre arbitre que si cette balance est en équilibre. C'est ce que soutient Pélage. A vide, le fléau est horizontal et l'homme dispose d'une balance mentale parfaitement symétrique qu'aucune influence perturbatrice ne pousse à pencher d'un côté plutôt que de l'autre. Augustin soutient le contraire ; la balance a tendance à pencher du côté du mal ; elle a une tendance dissymétrique ; elle est faussée par la faute d'Adam ; la grâce du baptême est nécessaire pour contrebalancer ce penchant unilatéral et rétablir l'équilibre. En bref la grâce sert à faire la tare de la balance avant la pesée pour compenser la tare originelle. Jouons sur ce précieux double sens du mot "tare" (qui signifierait décompte en arabe, selon son étymologie admise⁶ ?). Pour Pélage, inutile de faire la tare de la balance car l'homme n'est pas congénitalement taré ; pour Augustin, il faut faire la tare car l'homme est congénitalement taré.

Considérons de plus près une balance à plateaux en parfait équilibre. Admettons que le couteau qui supporte le fléau est axe de symétrie pour cette balance. Celle-ci n'en recèle pas moins une dissymétrie cachée. Cherchez bien... si vous ne la trouvez pas, c'est que cette balance, telle qu'elle est sous vos yeux n'est pas complète. Il faut y ajouter, pour pouvoir s'en servir, la représentation que l'utilisateur a de cette balance, telle une photographie logée dans son cerveau. Or cette représentation est dissymétrique du fait que l'utilisateur se doit de distinguer le plateau de gauche du plateau de droite s'il veut que la pesée lui fournisse une information. L'information de la pesée consiste, par exemple, à savoir si ce qui est dans le plateau de gauche pèse plus lourd que ce qui est dans le plateau de droite. Pour mémoriser cette information en vue de l'exploiter, on peut imaginer que l'utilisateur consigne sur un tableau noir les résultats de chaque pesée. Le tableau comporte deux colonnes et l'utilisateur porte une croix dans la colonne qui figure le côté qui penche.

Ces résultats n'ont plus aucun sens si les plateaux de gauche et de droite sont indiscernables et que l'utilisateur ne cesse de les confondre, comme s'il tirait au sort à chaque pesée pour savoir où est la gauche et où est la droite. Or ce tableau noir avec ces deux colonnes repérées par les mots gauche et droite n'est en somme que la reproduction de l'image qu'il se fait de la balance, image réduite aux seuls éléments requis pour le prélèvement de l'information qu'il attend. J'ai longuement insisté dans mon livre ZERO sur ces tableaux d'affichage familiers associés à tous les jeux où s'inscrivent les résultats. Si j'exige que toute balance réelle soit ainsi assortie d'une balance représentée schématiquement, c'est parce que la physique quantique, dont j'aurai besoin plus loin, présente elle aussi une telle exigence. Elle ne peut prélever l'information sur l'état d'une particule balançant entre deux états symétriques sans prendre en considération cette représentation de l'observateur qui peut être une plaque photographique ou n'importe quel système détecteur. Ces enregistreurs ont nécessairement une polarisation dissymétrique pour être exploitable, comme le tableau noir.

Certes notre discernement entre gauche et droite s'opère dans notre psychisme et n'a pas besoin d'être extériorisé. Il résulte d'un apprentissage qui s'est accompli durant notre enfance et qui nous met on

⁶ Je pense que l'arabe Thara est à rapprocher de l'hébreu Torah : Loi. La Tare est une détermination a priori, une règle ou un réglage. Une balance tarée est une balance réglée.

conformité avec un consensus social. Tout le monde est bien d'accord pour dire que cette main est bien la droite. Mais ce consensus psychique se fonde en fait sur une référence physique incontestable : le sens unique de rotation de la Terre fait que le soleil se couche toujours à l'Ouest ; une population devenue amnésique, qui aurait oublié ce qu'il était auparavant d'usage d'appeler main droite, pourrait toujours se tourner vers le soleil couchant et décider unanimement que désormais la main qui désigne l'Ouest (dans l'hémisphère Nord) sera appelée de telle ou telle manière.

Revenons donc à notre balance ; la dissymétrie cachée que nous cherchions n'est donc pas physiquement inscrite dans cette balance en tant qu'objet observé, mais dans la représentation qu'en a le sujet observant. Cette représentation dissymétrique est tellement inséparable de l'opération de pesée qu'elle est souvent figurée par une graduation portée par la balance. Ces cadrans de lecture ou d'enregistrement de la pesée existent notamment sur les balances romaines, sur les pèse-lettres et sur les balances où s'affiche le résultat de la pesée ; la balance peut alors être dite automatique en ce qu'elle ne demande plus que l'on charge des poids sur un plateau. La dissymétrie de cette graduation est évidente et matérialisée par des indications chiffrées qui se lisent de gauche à droite. La suite des nombres du cadran est ordonnée, de zéro à cent par exemple ; sa croissance est à sens unique. La balance ou la bascule restent physiquement symétriques dans la mesure où, à vide, l'aiguille indique le zéro ; mais leur dissymétrie cachée est manifeste si l'on prend soin d'observer le cadran où s'affiche l'information relative au résultat de la pesée.

Je mets ici en évidence, avec l'exemple de la balance, une condition tout à fait générale présidant à l'expression d'une information. Cette expression nécessite deux registres : un registre physique matérialisé ici par le fléau qui penche sous l'action de la pesanteur ; un registre informatif où l'utilisateur lit l'information relative à la pesée ; dans le cas d'une balance automatique c'est une indication chiffrée significative d'un poids. Dans le cas de n'importe quel jeu, c'est le score qui peut se limiter à la seule désignation du vainqueur, comme la croix dans une colonne du tableau noir signalant quel est le plateau le plus lourd.

L'essentiel à retenir de ces considérations sur toute balance - et donc sur toute pesée - qu'elle soit physique ou mentale, c'est le jeu conjoint de deux couples de catégories : la symétrie et la dissymétrie, la réalité objective et la représentation subjective. On pressent combien cet outillage dialectique va être précieux pour éclairer les controverses sur le libre arbitre. Mais il est indispensable de devenir très familier avec le maniement de cet outil qui n'a rien de sorcier. Il reste que Saint Augustin et Pélagé ignoraient une telle grille d'analyse qui eut clarifié leurs thèses antagonistes, comme on va bientôt le voir. L'épistémologie n'est autre que la prise de conscience de cet outillage implicite qui, une fois explicité, paraît évident. Mais il m'a pourtant fallu des notions de physique quantique et de théorie de l'information pour démêler le jeu de ces catégories premières.

J'ai absolument besoin que mon lecteur soit un peu plus avancé en épistémologie que ne l'étaient Augustin et Pélagé. Je vais lui proposer encore quelques exemples pour qu'il saisisse bien combien tout arbitrage, toute décision, tout choix, réputé libre met en relation l'état symétrique préalable d'une situation réelle et le statut dissymétrique d'une représentation. Considérons par exemple l'information livrée par un jeu de Pile ou Face ; la symétrie est dans l'égalité des chances entre Pile et Face matérialisée par la pièce biface. La dissymétrie est dans la règle du jeu qui stipule que le résultat du jeu est fourni, à l'issue du lancer de la pièce, par le dessus de celle-ci et non par son dessous. Il y a consensus des joueurs sur cette convention arbitraire de lecture univoque faute de laquelle ce jeu ne les mettrait pas en communication par le partage d'une même information puisqu'ils seraient en désaccord sur son résultat. On dit qu'un tel jeu qui ne produit pas une information, objet d'un accord, est indécidable. Bien entendu la convention arbitraire de lecture qui rend le jeu décidable n'est pas neutre puisque la convention contraire inverse le résultat du jeu.

Ces conventions arbitraires de lecture sont fondamentales en informatique, Elles sont préétablies par construction sur les ordinateurs les plus élémentaires qui ne seraient bons à rien si, par exemple, ils lisaient les nombres tantôt de gauche à droite, tantôt de droite à gauche, au gré d'une fantaisie livrée au hasard. Il est curieux que les informaticiens, si habiles à concevoir des appareils aux extraordinaires performances, n'aient pas encore mieux saisi que Pélagé ou Augustin l'importance de ces préétablies obligatoires qui établissent une dissymétrie structurelle dans la lecture de l'information. Le constructeur de l'ordinateur est à cet égard un coordinateur qui aligne tous les composants sur des polarisations communes. Il réalise une

pré-coordination entre ces composants semblable à celle qui s'instaure entre tous les usagers d'une balance automatique du fait que la graduation du cadran est à sens unique. Il est bon de se représenter les composants d'un ordinateur échangeant leurs informations, sous forme de séquences numériques, comme des joueurs de loto échangeant leurs jetons. Pour discerner le 6 du 9, le fabricant a gravé un petit trait qui, par convention, désigne toujours le bas du jeton. Le consensus des usagers du loto sur cette polarisation commune des jetons, qui coordonne leur orientation, est un autre exemple de pré-coordination entre observateurs faute de laquelle ils ne seraient plus mis en communication par le partage de l'information sur la valeur 6 ou 9 du jeton. On aperçoit bien ici, étroitement conjointes, la symétrie des graphismes 6 ou 9 et la dissymétrie introduite par le petit trait.

Plus généralement encore, est-ce par exemple le trou ou l'absence de trou qui, sur une carte perforée, est significatif de l'unité de compte ? Il suffit de s'entendre une fois pour toutes. Cela va sans dire, mais cela va encore mieux en soulignant que ce choix subjectif est la condition d'une lecture objective commune, sinon tout ce qui est saisi en positif par un lecteur serait saisi en négatif par un autre. Je m'évertue depuis vingt ans à mettre en évidence ces conventions de lecture tellement élémentaires et implicites que les informaticiens n'aperçoivent pas leur importance. Pourtant elles résument toute l'épistémologie de l'informatique ; sans cet outillage de base il n'y aurait pas d'information et donc pas d'informatique ni d'informaticiens.

Mais il y a de l'information partout où cela communique dans la Nature et partout où cela s'organise du fait du partage consensuel d'une information commune. Sans le savoir, Pélagé et Augustin se trouvaient, avec leur débat sur le libre arbitre, au cœur de la théorie de l'information. Pélagé affirmant que la balance nécessaire à nos pesées mentales devait être en équilibre ne voyait que l'exigence de symétrie sur le registre objectif de la réalité. Il ne soupçonnait pas que cette balance est inutilisable sans la dissymétrie d'un registre de représentation subjective. Il ne comprenait pas que les hommes seraient hors d'état de tirer parti de leur libre arbitre s'ils n'étaient préalablement alignés sur des polarisations communes leur permettant de peser et d'échanger leurs informations. Augustin eut été bien aise de connaître ces rudiments épistémologiques pour éclairer son intuition très juste d'un compromis possible entre la symétrie du libre arbitre et la dissymétrie d'une tare originelle.

Il suffirait aujourd'hui, pour couper court à leur controverse, de leur expliquer qu'aucun échange d'information n'est possible entre composants d'un ordinateur sans une tare commune matérialisée physiquement par des polarisations communes. Du moment que les informations ne s'échangent pas seulement dans la Nature entre les hommes, mais entre les animaux et au sein de tous les organismes vivants, et plus généralement partout où des systèmes organisés attestent le stockage d'informations, il appartient aux sciences expérimentales de prendre le relais de la théologie en ce qui concerne la nature d'une dissymétrie foncière préalable. Faute d'une telle tendance dissymétrique l'évolution cosmique n'aurait pu se développer en direction de systèmes toujours plus organisés ; il n'y aurait ni matière, ni vie, ni pensée, mais seulement un "tohu bohu".

En bref, là où la théologie moderne a tendance à désincarner Adam et à évacuer la nature physique d'une tendance congénitale, c'est la science la plus profane qui atteste l'existence de polarisations communes préétablies sans lequel tout processus négentropique serait impossible, c'est à dire tout processus enrichissement de l'information. La science apporte ainsi de l'eau au moulin de la théologie traditionnelle au moment où, celle-ci n'a plus tellement besoin de cette eau car elle tend à mettre au musée le péché originel. Mais ce n'est pas tout ; la science dit aussi en quoi consiste cette tare et comment elle se transmet. Nous allons nous pencher sur cette révélation scientifique qui confirme et renforce la révélation religieuse.

Je maintiens que l'on enseignera un jour en Sorbonne, dans des chaires d'épistémologie des sciences, la nécessité d'un penchant de nature qui ressemblera étrangement au péché originel, alors que cet enseignement n'aura peut-être plus cours dans les instituts de théologie.

B- Le péché originel et la polarisation subjective de la raison

Essayons donc d'aller un peu plus loin dans l'intelligence de ces polarisations communes qui sont la condition de toute communication. Jusqu'à une date récente, on avait tendance à considérer que le prélèvement, le traitement et l'échange d'informations était le monopole de l'homme. Les considérations précédentes sur les balances et leur cadran étaient jugées anthropomorphes du fait de la distinction classique entre le plan de la réalité et celui de la représentation. Dieu merci, la réflexion philosophique sur ces deux registres objectif et subjectif date des Grecs. C'est l'homme pensant qui introduisait le lien dialectique entre le registre d'expression physique de l'objet observé et le registre d'expression informatique propre à la représentation du sujet observant. Ce registre du score, ce tableau d'affichage des résultats chiffrés de l'observation était réservé à l'esprit calculateur de l'homme qui s'en emparait pour se livrer à des computations en vue d'une éventuelle exploitation pratique. Ces informations codées constituaient une description formelle, nécessairement incomplète, de certains aspects de la réalité ; la représentation était abstraite du réel.

Cependant la biologie a mis en évidence que, bien avant les penseurs grecs, bien avant l'apparition du Sapiens, la Nature tenait ses propres registres informatiques, sa propre comptabilité des scores, sur des mémoires à enregistrement polarisé. La vie n'a pu se développer que par cet enregistrement de l'information immunologique ou génétique. Le ruban d'ADN enroulé en double hélice dans le noyau de chaque cellule est un tel registre descriptif du corps d'un individu où s'accumule une information équivalente à celle d'une bibliothèque de mille volumes de cinq cents pages. L'enroulement à sens unique des protéines de la matière vivante matérialise une référence lévogyre commune à tous les usagers de cette bibliothèque. Cette programmation génétique met en évidence une informatique naturelle qui n'a pas eu besoin de l'homme sachant lire et écrire pour se constituer, mais à laquelle l'homme doit d'être vivant et savant. Il est dans l'essence même de la Nature d'utiliser conjointement un registre d'expression de la réalité physique et un registre de description codée de cette réalité où vient s'inscrire sous forme de programme informatisé une représentation formelle du réel. On sait que pour ce codage la nature utilise un alphabet de quatre lettres et un vocabulaire de 64 mots de trois lettres ; en bref ce n'est pas l'homme qui a inventé l'écriture pour conserver des traces d'événements fugitifs, les raconter et en tirer la leçon, toute cellule vivante a ses propres archives, son dispositif de reproduction copie conforme, son système de correction et de mise à jour.

Cette conjonction de deux registres d'expression, réel et formel, patente en biologie, se retrouve dans la matière inerte des physiciens sous une forme moins élaborée. Des découvertes récentes, qui agitent profondément le monde des physiciens, attestent qu'il y a une programmation génétique formalisée qui gouverne les comportements de la matière inanimée de même qu'il y a une programmation génétique formalisée qui gouverne les comportements de la matière animée. Paradoxalement le contenu de cette programmation physique est mieux connue que le contenu de la programmation biologique elle est en effet constituée par les formules mathématiques élaborées depuis quelques décennies par les physiciens pour rendre compte, à l'échelle quantique, de la réalité physique. La plupart des physiciens étaient convaincus, avec Einstein, que ces équations, commodes pour exprimer les comportements des particules élémentaires, laborieusement mises au point grâce au génie des chercheurs, étaient un placage culturel utile pour exprimer des lois observées, mais que cette description mathématique restait extérieure et étrangère à ces particules qui n'en avaient cure. La meilleure preuve du caractère artificiel de ces descriptions mathématiques semblait tenir en ce qu'elles conduisaient à prédire pour ces particules, dans certains cas, des comportements contre-nature que l'expérience ne manquerait pas de démentir. Or ces expériences que l'on croyait impossible il y a cinquante ans, ont pu être faites. Elles vérifient que ce sont bien les comportements contre-nature qui se produisent comme si les particules obéissaient aux mathématiciens et non aux physiciens. C'est dire que la représentation formelle de ces comportements, exprimée par des formules mathématiques, est tout aussi opérante, au cœur de la matière que le message défini par l'ADN est opérant au cœur de la cellule vivante. De même que la vie n'avait pas besoin qu'on lui déchiffre au 20^{ème} siècle sa programmation génétique pour en disposer et la respecter, de même la matière n'a pas besoin qu'on lui décrypte ses lois pour disposer d'une telle gestion formelle et s'y soumettre.

En bref la matière animée ou inanimée dispose, comme toute balance à cadran gradué, d'un double registre d'expression réel et formel. La physique quantique exige la prise en considération de l'interaction entre la balance, objet observé, et le cadran, sujet observant. Elle atteste que les catégories de l'objectif et du subjectif lui sont aussi essentielles que les catégories de la symétrie et de la dissymétrie.

Dés lors qu'est constaté partout dans la nature l'existence de deux registres d'expression, se pose la question de la hiérarchie de ces niveaux. J'ai insisté plus haut sur l'importance du sens unique de lecture, de gauche à droite par exemple, sur un registre donné. Il faut insister maintenant sur la nécessité d'un repérage à sens unique de ces niveaux d'expression, comme on distingue le rez de chaussée du premier étage. C'est capital car il s'agit de savoir si la représentation est subordonnée à la réalité ou si c'est le contraire. Très concrètement cette subordination est un rapport qui, comme toute fraction, s'exprime avec un numérateur et un dénominateur ; il s'agit de décider si la représentation est rapportée à la réalité inscrite au dénominateur, ou si c'est la réalité qui est rapportée à la représentation inscrite au dénominateur. On peut dire dans le premier cas que la raison de ce rapport est objective, dans le deuxième cas que cette raison est subjective.

J'introduis à dessein le mot raison adopté par les mathématiciens grecs pour exprimer la raison d'une proportion ou d'une progression et qui exprime aussi la spécificité de la pensée de l'homme doué de raison, animal raisonnable. Car l'homme ne se suffit pas de deux registres d'expression ; s'étant fait une représentation du réel, il réfléchit à cette représentation et se donne sur un nouveau registre plus abstrait une représentation de représentation. En bref, son ascenseur entre les niveaux d'expression ne dessert pas seulement le rez de chaussée et le premier étage, mais un nombre indéfini d'étages supérieurs. Pour ne pas s'égarer parmi ces multiples paliers, il lui faut une boussole qui, comme la pesanteur pour les ascenseurs, lui signale s'il monte ou s'il descend. Il lui faut un altimètre.

Quel que soit le nombre des étages de la représentation, il suffit que la raison qui exprime le rapport d'un étage à l'autre soit toujours polarisée dans le même sens, soit objectivement, soit subjectivement; en d'autres termes qu'elle soit, comme une boussole aimantée soit par le pôle de la réalité, soit par le pôle de la représentation.

Il me semble acquis, à cet égard, que les hommes viennent au monde avec une polarisation subjective de référence. L'enfant, incontestablement subordonne d'abord la réalité à sa représentation. Certes ce subjectivisme lui coûte cher et il ne tarde pas à comprendre qu'il doit le dominer s'il ne veut pas être rejeté comme associal. Les nécessités de la vie sociale, de la communication, de la connaissance, ne cessent de nous imposer du dehors, malgré nous et dans une mesure toujours limitée par l'effort exigé, d'inverser notre polarisation subjective pour la convertir en polarisation objective. Mais ce renversement volontaire qui commence à "l'âge de raison" n'altère pas notre référence subjective. Il s'accomplit sur les étages supérieurs de notre représentation où notre raison prenant conscience de la nécessité d'un tel retournement met en place un dispositif inverseur, comme l'enfant dyslexique se corrige, sans cesser pour autant d'être congénitalement un gaucher contrarié. Une tendance subjective innée de trouve localement supplantée, par l'exercice même de la réflexion, en un parti-pris objectif acquis.

Pourquoi ne pas faire l'hypothèse que cette référence commune innée, cette polarisation subjective ou égocentrique qu'on ne surmonte jamais que partiellement, ce réglage psychique exigé par le traitement rationnel de l'information, ne sont autres que le penchant naturel que la tradition chrétienne attribue au péché originel ?

J'en viens donc à cette assertion délibérément provocante : même si aucune religion n'avait jamais proposé la croyance en un péché originel, c'est la science moderne qui, constatant la nécessité de polarisations dissymétriques pour toute lecture de l'information, est en droit de faire des hypothèses sur la nature des polarisations spécifiques à la matière, à la vie, à la pensée. J'ai présenté dans mon livre ZERO un inventaire succinct de ces polarisations. Je me borne ici à affirmer que la raison humaine serait inopérante si elle ne disposait pas d'une polarisation propre qu'on a tout lieu de croire subjective.

Saint Augustin n'était pas loin de trouver la clé de l'énigme lorsqu'il se demandait comment il se faisait que cette polarisation de nature, conséquence du péché originel, pouvait être transmise aux enfants par des parents baptisés chez qui cette polarisation néfaste avait été compensée par l'attraction en sens contraire de la grâce du baptême. J'ai dit plus haut qu'il avouait son embarras devant cet inexplicable mystère. En fait il propose une comparaison qui ne se veut nullement une explication. Lorsque l'on greffe, dit-il, un olivier franc sur un olivier sauvage, les fruits de l'olivier franc ne peuvent donner que des oliviers sauvages

si on les sème. Il faudra greffer à nouveau les jeunes plants obtenus si l'on veut qu'ils deviennent francs. Cette comparaison est parfaitement adéquate car elle renvoie aux catégories de l'inné et de l'acquis qu'ignoraient Augustin. La biologie explique aujourd'hui que la polarisation innée de l'olivier sauvage n'est pas altérée du fait de la greffe qui n'agit qu'au niveau des caractères acquis ; de même le baptême, dont la greffe est la figure, ne modifie pas physiquement la polarisation subjective innée de la programmation génétique humaine. Cette polarisation est donc reproduite identiquement dans la semence.

Il reste à expliciter cette grâce du baptême, à comprendre comment elle agit pour contrebalancer notre penchant subjectif inné par un penchant objectif contraire. Et l'on imagine les embûches d'une telle question : si le penchant subjectif est bel et bien incarné, physiologiquement exprimé, alors le penchant objectif qui l'équilibre peut-il être désincarné ? Comment se tirer de ce mauvais pas ? Toujours par la même démarche, en interrogeant des catégories que l'épistémologie de l'information tient en réserve et qu'il est temps de scruter.

C- Quand, comment et par qui l'homme s'est-il trouvé polarisé subjectivement

a) La réversibilité du temps

Je viens de montrer que l'épistémologie de l'informatique conduit à postuler l'existence nécessaire d'une dissymétrie congénitale présidant chez l'homme au traitement de l'information, dissymétrie d'une polarisation subjective qui évoque le penchant de nature que la religion chrétienne attribue au péché originel. Je vais maintenant m'engager dans des considérations beaucoup plus risquées concernant l'historicité de cette polarisation ; il s'agit de se demander quand, comment et par qui a pu être réalisée, au cours de la genèse humaine, cette pré-coordination des composants cérébraux sans laquelle n'aurait pu émerger cette pensée réfléchie du Sapiens. Quel coordinateur a aligné les constituants de l'ordinateur cérébral sur des réglages communs en sorte que la communication s'établisse entre eux par une même lecture de l'information. En ce qui concerne l'identité et les modalités d'action de ce coordinateur primordial, la science n'est pas en droit de s'en remettre comme la foi à l'opération de quelque deus ex machina faisant don un beau jour à quelque "pré-sapiens" d'une boussole lui permettant désormais de s'y retrouver dans l'étagement des niveaux de réflexion. Nous allons voir que, en l'état des connaissances actuelles, elle a beaucoup mieux à proposer que ces interventions dans la création d'un dieu magicien, comme s'il avait besoin de retoucher une œuvre imparfaite. Du même coup vont s'entrouvrir des horizons étonnants sur la grâce et la prière, leur mode d'action, leur efficacité.

J'ai jusqu'à présent emprunté à l'outillage des physiciens deux couples de catégories premières dont j'ai présenté le jeu entrecroisé : le couple symétrie/dissymétrie et le couple objet observé/sujet observant. Je vais maintenant faire entrer en jeu un troisième couple constitué par les catégories de l'Avant et de l'Après. Il conviendrait, bien entendu, d'expliquer ici pourquoi ces trois couples de catégories sont fondamentaux, comment ils s'articulent, pourquoi ils fondent en fait toute la physique. Je dois me borner ici à suggérer les réponses et à renvoyer pour plus ample explication aux développements contenus dans le livre ZERO. Leur importance s'éclaire en remarquant que ces trois couples sont respectivement liés aux trois grandeurs Force, Espace et Temps qui sont conjointes dans toute action physique. Qu'il suffise à cet égard de rappeler que toute force révèle d'une part une loi de conservation de la symétrie qu'atteste l'égalité de l'action et de la réaction. Mais simultanément, l'application de toute force crée localement une contrainte dissymétrique engendrant une rupture d'équilibre, comme lorsqu'on charge le plateau d'une balance. De même, les catégories de la réalité objective et de la représentation subjective sont étroitement liées à la grandeur espace dont la structure dimensionnelle offre la possibilité de projections et de développements comme autant d'étages pour le déploiement des divers registres d'expression.

Il n'est pas nécessaire de commenter le lien évident entre les catégories de l'Avant et de l'Après et la grandeur Temps. Il convient seulement de remarquer que cette dichotomie du Temps n'est que l'effet de l'application de la Symétrie sur cette grandeur. Quant à l'application de la dissymétrie sur le Temps, elle a pour produit le sens unique du Temps de l'Avant vers l'Après dont quiconque vieillit ne connaît que trop les conséquences inexorables. Si maintenant j'applique au Temps les catégories de la réalité et de la représentation, c'est à dire si je le déploie sur les deux registres d'expression, réel et formel, j'observe que le

cours du Temps à sens unique, irréversible, caractérise son déploiement sur le registre de la réalité physique; par contre la réversibilité du Temps n'est concevable que sur le registre de la représentation formelle ou informatisée. J'entends par là que les bobines d'un enregistrement vidéo, qui contiennent une représentation du réel, peuvent être déroulées et projetées en marche avant ou en marche arrière et faire voir des scènes où l'action remonte le cours du temps. De même, dans les équations de la physique quantique qui constituent elles aussi une représentation du réel, rien n'interdit de changer le sens du temps algébrique en lui mettant un signe négatif; les physiciens ne s'en privent pas.

Comme en témoigne sa faculté d'anticipation, l'homme ne se prive pas davantage de faire de même défiler dans son cerveau, dans le sens de leur enregistrement ou en sens contraire, les séquences d'informations qu'il a mémorisées. J'ai dit plus haut que cette représentation informatisée n'était pas le monopole de l'homme, que la physique atteste, à l'échelle quantique, l'existence d'une programmation qui implique celle d'un registre d'expression purement formel ou mathématique. Il n'est donc pas incongru de rechercher si certains phénomènes ne manifestent pas cette hypothétique réversibilité du Temps sur le cadran associé à toute balance.

J'ai rappelé plus haut qu'il est démontré en physique quantique que le comportement d'une particule est modifié par le prélèvement d'une information sur son état. Des expériences récentes prouvent de plus que, lorsque l'interrogatoire est trop serré, les particules dites jumelles ou corrélées trichent dans leur réponse de manière concertée pour sauvegarder l'indétermination qui caractérise leur statut quantique mathématiquement défini. Tout se passe comme si elles s'entendaient mystérieusement pour déjouer le complot des enquêteurs qui leur posent des questions-pièges pour les coincer, leur faire perdre le halo d'incertitude qui est propre aux quanta et mettre ainsi en défaut la logique quantique. Cette concertation entre particules corrélées, expérimentalement vérifiée, mystifie les physiciens car elle s'accomplit à distance en se jouant des barrières d'espace et de temps que la vitesse finie de la lumière assigne à la réalité physique. Quel qualificatif employer pour caractériser un tel mode de communication qui fait songer à la télépathie et autres phénomènes réputés magiques que la plupart des savants refusent de prendre en considération ? Évitions de provoquer de leur part un blocage à cause d'un adjectif malencontreux ; convenons d'appeler coordination énigmatique cette concertation des particules corrélées prisonnières de la logique quantique qui exerce sur elles une programmation latente.

Ainsi, loin d'être pélagiennes et d'attester par un comportement pleinement libre qu'elles sont à l'abri de toute influence secrète, ces particules sont augustiniennes et manifestent un comportement gouverné par une logique profonde, comme si elles étaient accordées par un coordinateur clandestin. La dissymétrie d'une norme logique se substitue à la symétrie du hasard. Toutefois, notons-le bien, cette contrainte n'a d'autre but que de sauvegarder leurs libertés menacées. Quel parti Saint Augustin n'eut-il pas tiré d'un tel modèle physique pour expliquer comment la défense même du libre arbitre postule une influence telle que la grâce dont la directivité semble aller à l'encontre du libre arbitre !

S'il est encore trop tôt pour donner une interprétation définitive de cette coordination énigmatique qui met en effervescence le monde des physiciens, observons du moins que nous tenons là une réponse possible à la question posée au début de ce titre C- ; Comment a bien pu se réaliser une coordination qui est implicite partout où se vérifie un alignement de composants sur des règles de procédure commune en vue d'une communication informatisée ? Nous voilà, avec la coordination énigmatique des particules corrélées, en présence d'une telle coordination dont la cause est du moins certaine : c'est le complot des enquêteurs conjuguant leurs questions indiscrettes pour priver la particule de son statut quantique qui engendre chez celles-ci un comportement coordonné de nature à le déjouer. C'est en bref la coordination des questions qui provoque la coordination des réponses. On peut l'affirmer car ce résultat expérimental était prévu si la logique quantique avait bien force de loi. A défaut d'une telle connivence entre les enquêteurs, le calcul prévoit de même et l'expérience le prouve qu'il n'y a pas connivence chez les enquêtés.

b) La rétro-coordination

Ici s'arrête pour l'heure le consensus des physiciens sur ce que l'on peut dire de cette énigmatique coordination. On comprend que, arrivés sur ce seuil, les savants soient de la plus grande circonspection. La

science est par excellence le domaine de la lutte contre la polarisation subjective. Elle est par essence polarisée objectivement. Elle s'emploie à remonter la pente, à contre courant des illusions, des erreurs, des aveuglements entretenus depuis des millénaires par le penchant de l'homme à subordonner la réalité objective à la représentation subjective. Du fait, de son parti-pris contraire, la science est dite exotérique tandis que l'ésotérisme caractérise la priorité qui est donnée à la vérité intérieure et individuelle sur la vérité extérieure et collective.

Or tout le monde de l'ésotérisme entre en transes à la nouvelle de la découverte en physique d'un mode de communication qui pourrait apporter une caution scientifique à l'occultisme ou au spiritisme. Magiciens, astrologues et autres parapsychologues pavoisent. La science exotérique a une légitime aversion de tout ce qui est occulte, mystérieux, puisque sa fonction est de dés-occulter, de mettre en lumière, d'obtenir un consensus collégial sur une explication claire. Cependant, elle n'a cessé au cours de son histoire brève de démystifier en les "tirant au clair" des phénomènes jusqu'alors inexplicables et que certains humains avaient eu un peu trop vite tendance à considérer comme surnaturels. Elle reste dans son rôle en "démagifiant" la magie, en démystifiant le mystère, ce qui postule que l'on ne commence pas par nier a priori la réalité de certains phénomènes troublants. L'objectivité dont se prévaut la science ne lui interdit pas, bien au contraire, de prendre dans le champ de son analyse objective la subjectivité elle-même en ses multiples expressions. Ainsi fait la psychanalyse lorsqu'elle scrute méthodiquement rêves et fantasmes.

Avec le constat de l'interaction entre objet observé et sujet observant, la physique quantique prend ce problème par le bon bout, en son principe, à l'abri de tous les transferts et contre-transferts subjectifs qui handicapent l'objectivité de la démarche psychanalytique. Mais dans cet effort d'intelligence d'une logique fondamentale gouvernant le comportement des particules élémentaires, la science ne doit pas rougir de reconnaître qu'elle rame à contre-courant d'un penchant originel, qu'elle exorcise le démon de la subjectivité. Elle ne doit pas avoir honte d'une autoanalyse qui lui révèle que, à son insu, comme Monsieur Jourdain faisait de la prose, elle est engagée dans un combat prométhéen pour annuler ce que la religion chrétienne a toujours présenté comme la conséquence d'un péché originel. Et la théologie n'a pas à se priver d'un si précieux concours par l'effet d'une réaction subjective de rejet, comme si la Science, qui lui mène la vie dure chaque fois qu'elle remet en cause de pseudo-vérités théologiques, était l'incarnation même du Serpent de la Genèse qui séduit Adam en lui promettant la connaissance. La Science est aujourd'hui le meilleur et indispensable allié de la Théologie car c'est elle qui dégage de leur gangue les catégories premières que la métaphysique était impuissante à cerner ; il fallait le scalpel de la physique quantique pour déchiffrer peu à peu l'énigme de l'univers et de son évolution. Certes, la "grande unification" que poursuivent les physiciens n'est pas achevée, mais le filet se resserre chaque jour grâce aux efforts d'une formidable armée internationale de chercheurs ; l'intelligence de la règle du jeu cosmique est un objectif avoué et rien n'autorise à prétendre, a priori, qu'il soit à jamais hors d'atteinte.

Quant à moi qui ne suis ni physicien, ni théologien, mais un observateur qui du haut de sa montagne contemple avec respect et admiration leurs prouesses, je n'ai pas à partager ces aversions, ces réticences, ces prudences, en ce qui concerne une collusion entre Science et Théologie. Je ne risque pas ma carrière comme ceux qui font autorité dans ces deux disciplines en m'aventurant dans la voie pleine de périls de cette collusion. Je suis assuré d'encourir les foudres du magistère scientifique ou théologique à cause des bévues que je ne manquerai pas de faire, comme tout débutant. A vrai dire, je crois que je risque beaucoup plus le mépris que l'éreintement. J'en ai l'habitude mais qu'importe, je n'ai rien à perdre et je considère comme un devoir d'apporter à la science et à la théologie une contribution sur laquelle je travaille depuis vingt cinq ans, sans avoir jamais buté sur un obstacle décisif en ce qui concerne mon hypothèse de recherche, tout en reconnaissant que j'ai multiplié les embardées autour de cet axe directeur.

Je vais donc une fois de plus proposer mon interprétation de la coordination énigmatique des particules corrélées, interprétation qui n'a rien de subjectif, comme on va le voir, même si je suis pratiquement le seul à la proposer. En fait, cette interprétation doit beaucoup à l'œuvre du Professeur Olivier Costa de Beauregard que la société des savants tend à rejeter, non pas parce qu'elle réfute son argumentation comme erronée, mais parce qu'il a osé regarder au delà de ce seuil critique interdit où l'ésotérisme s'impose comme objet d'étude à l'exotérisme. Je dois aussi beaucoup à l'œuvre de Teilhard de Chardin, qui fut lui

aussi, en son temps, mis au ban par le magistère théologique. Tant pis si je tente d'ouvrir une brèche à la dynamite au risque de me faire sauter moi-même victime de ma maladresse à manier l'explosif.

Je vais essayer de dire le plus simplement possible pourquoi je pense que la coordination énigmatique entre particules corrélées est l'effet d'une influence qui a sa cause dans le futur, influence donc qui se propage à contre courant du temps. J'ai dit plus haut que c'était la coordination entre les enquêteurs qui était la cause de la coordination entre les enquêtés. Je dis maintenant que cette action des enquêteurs sur les enquêtés est rétroactive, que les particules corrélées sont soumises à une rétro-coordination qui s'exerce à rebours du Temps. L'énigme d'une coordination se jouant des limitations inhérentes à la vitesse finie de la lumière est levée si le coordinateur peut agir dans le passé. Encore une fois, je précise que cette interprétation n'est qu'une hypothèse parmi beaucoup d'autres qui voient le jour à ce sujet et dont aucune ne s'est encore imposée aux physiciens déconcertés. Je suis en droit d'instruire cette hypothèse et d'en présenter la justification théorique. Je vais dire les raisons pour lesquelles je suis convaincu que la réversibilité du temps sera demain expérimentalement confirmée, comme l'ont été bien d'autres hardiesses conceptuelles telles que la relativité d'Einstein ou l'antimatière de Dirac.

Ma conviction se fonde toujours sur la même analyse des catégories premières de la physique et de l'informatique. Ma confiance vient de ce que cette si fondamentale épistémologie de l'information est encore un domaine vierge, une discipline inexplorée où je m'avance en solitaire, m'épuisant à dire aux physiciens et informaticiens : qu'attendez-vous pour prendre conscience de votre outillage commun qui se réduit à la "logique du jeu quelconque" dont la pesée sur une balance est un exemple parmi d'autres. Mais la physique comme l'informatique ne sont à l'aise que dans le domaine des probabilités dites objectives qui concernent le résultat futur d'un jeu balancé type Pile ou Face. Elles font un blocage vis à vis des probabilités dites subjectives qui concernent l'indécision possible des joueurs quant à la règle du jeu. Il faut rompre avec des habitudes qui sont une seconde nature pour admettre que l'on pourrait tout aussi bien écrire de droite à gauche comme les Sémites, ou préférer sur les cartes perforées une représentation en négatif à une représentation en positif. Il faut des modèles simples, comme le jeu de Pile ou Face, pour aider les scientifiques à faire leur autocritique en ce qui concerne leurs partis-pris subjectifs qui ont une incidence décisive sur les résultats observés. Ainsi de l'élection arbitraire du dessous de la pièce et non du dessus, comme cela se pratique habituellement pour désigner le résultat du jeu de Pile ou Face.

Le blocage de la science vis à vis des probabilités subjectives est celui du constructeur d'ordinateur qui ne veut pas savoir pourquoi il choisit tel réglage plutôt que tel autre. Les usages en ce domaine sont tellement invétérés qu'ils vont de soi. Il n'imagine pas que chaque décision qu'il prend, au lieu d'être abandonnée à son arbitraire, pourrait être consécutive à un tirage au sort entre deux réglages possibles. Il serait donc beaucoup plus objectif de formuler le réglage choisi en termes de probabilités. Mais cette décision personnelle du constructeur coordinateur est son domaine réservé; celui de l'exercice de sa liberté et de sa volonté. Se pencher sur ce domaine intime lui paraît aussi suspect que de prendre l'ésotérisme dans le champ de ses recherches. Il est très significatif de voir ainsi la science faire l'autruche vis à vis de ce royaume intérieur manifestant qu'elle est elle aussi atteinte d'une tare originelle, d'un penchant contraire à celui du péché originel contre lequel elle réagit. Elle est polarisée objectivement et cette polarisation est un handicap tout aussi discriminant que la polarisation subjective dans la mesure où il n'est pas assumé et surmonté en toute clarté. C'est pourquoi science et théologie sont faites pour s'épauler dans leur mutuelle autoanalyse, l'une en tant que témoin de la polarisation objective, l'autre en tant que témoin de la polarisation subjective, bien entendu sans se culpabiliser de ces tendances propres qui font leur identité.

Alors pour aider les scientifiques à exorciser le démon de leur polarisation objective, je leur dis très simplement ceci : il est de fait que dans tout jeu de hasard le consensus entre les joueurs sur la règle doit intervenir avant le lancer de la pièce ou des dés, le consensus sur le résultat intervenant pour sa part à l'issue du lancer. Si au vu d'un résultat qu'ils jugent défavorables les joueurs décident après coup et d'un commun accord d'inverser la règle du jeu en sorte que soit inversé son résultat, ils interviennent implicitement dans cet avant du jeu où ils ont pris cette décision jugée maintenant malencontreuse ; ils annulent rétroactivement leur décision antérieure pour lui substituer la décision contraire. Or je dis que toute décision revient à une telle manipulation quelque soit le moment où elle est prise : de deux choix possibles l'un est

éliminé l'autre est retenu arbitrairement. Or ce caractère arbitraire de la décision est le même que celui de la modification arbitraire du résultat du jeu, après coup, par inversion de sa règle.

Lorsque le résultat d'un jeu est finalement proclamé d'un commun accord, peu importent ces tractations, voire ces trucages, d'où procède ce résultat. Seul compte, au plan des conséquences concrètes pour les joueurs le résultat qu'ils adoptent, même s'il semble juridiquement irrégulier. Il en est comme des trucages électoraux qui conduisent le Conseil d'État à annuler certaines élections ; au bout du compte il y a un maire et c'est lui, quelles que soient les péripéties de son élection, qui préside aux destinées de la commune. La physique se penche sur l'élimination du candidat malheureux au terme d'un suspens électoral, dans une visée prospective. Il lui faut se pencher aussi sur l'autre élimination qui est faite dans une visée rétrospective, celle du règlement électoral qui, s'il avait été appliqué aurait donné le résultat contraire.

Ces jeux électoraux sont le pain quotidien des physiciens. Lorsqu'ils disposent un analyseur polarisé pour recueillir une information sur l'état d'une particule, ils arrêtent arbitrairement le règlement de l'élection. Quand la particule est interceptée par l'analyseur, un point final est mis à sa condition aléatoire qui est mathématiquement définie par une onde de probabilités objectives véhiculant l'indétermination de son état. Les physiciens appellent "collapse du Psi" l'effondrement brutal de la probabilité qui survient lors de cette interception, du fait que l'indétermination se change en détermination. Mais répétons-le inlassablement, cette détermination n'a lieu qu'en conséquence d'une autre détermination : celle de la polarisation de l'analyseur, c'est à dire de la polarisation du cadran de la balance qui leur permet d'effectuer cette pesée. Je pose que leur consensus à cet égard manifesté au moment du collapse du Psi, du fait de leur consensus sur le résultat de la pesée, signifie un deuxième effondrement, celui de l'indécision quant à la polarisation de l'analyseur.

Mais voici l'essentiel : tandis que le collapse du Psi est point final de la propagation d'une onde de probabilités objectives véhiculant l'indétermination du résultat de l'analyse, il est aussi point initial de la propagation d'une onde de probabilités subjectives véhiculant l'indétermination de la polarité de l'analyseur ; point initial car cette propagation remonte le cours du Temps. La décision attestée par l'existence d'un résultat est rétroactive en ce qu'elle postule rétrospectivement l'élimination de l'autre décision qui restait potentiellement possible tant que le collapse du Psi n'avait pas eu lieu. Toute décision sur ce registre subjectif de l'arbitraire, registre de la représentation formelle du jeu, est comparable aux arrêts de la cour de cassation qui cassent rétroactivement un jugement pour vice de forme. Dans le collapse du Psi n'intervient donc pas seulement une interdiction occurrente à l'encontre du résultat exclu, mais une cassation récurrente vis à vis de la règle exclue.

Il faut certes les conditions très particulières de la physique quantique pour que se propage en Temps occurrent les trains d'ondes de probabilités objectives dont l'existence théorique a été présumée par la mécanique ondulatoire avant d'être expérimentalement prouvée. Je ne doute pas que les trains d'ondes de probabilités subjectives se propageant en temps récurrent ne puissent être mis en évidence que dans des configurations restrictives tout à fait similaires. Certains physiciens contestent que de telles configurations soient réalisées dans la nature ou réalisables expérimentalement. Je comprends leur scepticisme mais je ne le partage pas ; les expériences sur les particules corrélées me semblent en effet attester bel et bien qu'une telle retro-coordination existe. Elles ouvrent la porte à l'étude, à l'intelligence, à la domestication de telles influences s'exerçant du futur sur le passé. En bref la mécanique ondulatoire à sens unique, conçue par De Broglie en 1924, doit désormais se déployer symétriquement vers le passé et vers le futur.

J'ai longuement présenté cette généralisation souhaitable de la mécanique ondulatoire dans mon livre ZERO qui n'a fait jusqu'à présent l'objet d'aucune objection de principe. Je dois m'en tenir dans le présent texte, à cette présentation sommaire, dans l'attente de l'exploration de ce nouveau domaine par les physiciens dont c'est le métier. Si mon intuition est juste, je ne doute pas que d'autres chercheurs à travers le monde n'aient la même intuition. Cette certitude se fonde sur l'économie même de la rétroaction par ondes récurrentes émanant d'une source future ; je vais m'en expliquer pour terminer et répondre du même coup à la dernière question : quel est le coordinateur responsable de la rétro-coordination ?

c) La rétroaction de l'homme final sur l'homme initial

Il faut donc attendre patiemment la suite, non pas passivement mais à l'affût des inévitables développements de la pensée scientifique stimulée par l'énigme de la coordination des particules corrélées. Il ne faut pas craindre de spéculer sur les conséquences extraordinaires qu'entraînerait pour l'humanité la maîtrise aujourd'hui hypothétique de la rétro-coordination. C'est en anticipant sur de telles conséquences que l'attention peut être attirée sur les phénomènes qui les mettent en évidence. C'est en imaginant de telles "expériences de pensée" qu'Einstein a donné, trente ans plus tard, l'idée des expériences réelles sur les particules corrélées qui étaient inimaginables en son temps.

Je ne viens de faire tout ce chemin au cœur de la réversibilité du temps que pour tenter de comprendre comment et par qui ont pu se produire ces nécessaires pré-coordinations qui conditionnent l'évolution dans le sens de l'information croissante. J'ai éclairé ici la nature de l'un de ces nécessaires préréglages avec la polarisation subjective de notre raison innée, qui n'est pas sans évoquer la tare originelle. Nous allons maintenant considérer comment une telle pré-coordination pourrait être accomplie par une opération de rétro-coordination. En d'autres termes nous allons proposer cette hypothèse énorme : ce serait un homme futur, un homme final qui, s'étant emparé demain des clés de la rétrocoordination par ondes récurrentes, provoquerait rétroactivement la polarisation de l'homme initial.

Claude Tresmontant, par une autre démarche⁷, impute aussi la responsabilité de la faute originelle à un homme final. Mais sa réflexion strictement théologique ne l'autorise pas à instaurer, comme je le fais, une relation d'agent à patient entre le Dernier Adam et le Premier Adam. Je restaure ainsi l'historicité de la "chute" ; elle a bien eu lieu hier, au commencement, mais elle a été rétroprogrammée du futur, à la fin. Elle a bien affecté le psychisme d'un premier homme, primate inculte, mais la responsabilité de cette polarisation subjective appartient à un dernier homme parvenu à l'achèvement de la connaissance par la méthode scientifique à polarisation objective. En pleine connaissance de cause, cet Homme final ayant compris l'économie christique de la Création a délibérément opté pour une économie anti-christique ; ayant déchiffré le programme il a établi un contre-programme. Comme le joueur qui, au vu du résultat du jeu, décide d'en inverser la règle a posteriori pour que le gagnant devienne perdant, il a élu l'Homme gagnant contre Dieu perdant, en optant pour l'individualisme égocentrique, pour l'orgueil de la Créature, contre le théocentrisme, contre l'adoration du Créateur. C'est à partir d'un Oméga terminal, d'un collapse final, que cet homme achevé a été en mesure de projeter en direction d'un Alpha originel une dissymétrie structurelle polarisant subjectivement le psychisme d'un homme embryonnaire.

Il importe peu de savoir à quel stade de son évolution cellulaire, ou même moléculaire, se trouvait cette souche première du phylum humain. L'essentiel est qu'elle s'est trouvée "un jour" conditionnée du fait de la polarisation subjective de son référentiel de représentation. Cette polarisation, qu'elle soit subjective ou objective, était nécessaire à l'émergence de la raison, à l'apparition de la faculté d'établir avec ordre des rapports entre les différents niveaux de représentation. Le psychisme animal qui n'a pas cette capacité de raisonner est alors devenu un psychisme humain. L'homme a franchi le pas de la réflexion et commencé son long cheminement en direction d'Oméga, invinciblement poussé à utiliser le pouvoir même de sa raison pour se libérer de sa polarisation subjective qui lui barrait l'accès de la connaissance. Et, paradoxalement, quand dans un dernier effort d'objectivité il a tout compris, il a choisi de se dresser contre Dieu, d'égal à égal, dans un ultime sursaut de subjectivité. Et c'est l'ébranlement de cette décision finale délibérée qui, de proche en proche a rétroagi sur la condition originelle.

Immense sujet de réflexion où l'on entrevoit que tout se trouve ressaisi, récapitulé, rassemblé, le Christ et l'AntiChrist, les anges et les hommes, le bien et le mal, la Genèse et l'Apocalypse. Il faut se limiter ici à l'indication, à l'information brute qui ouvre tout un nouveau champ dont l'exploration requiert bien d'autres concours, bien d'autres compétences. Cette information nouvelle peut se résumer ainsi : à la question sur l'auteur de la précoordination de la raison, la science de demain répond c'est l'Homme; la théologie d'hier répond c'est Dieu; la théologie et la science fusionnant après demain dans l'intelligence d'une même Vérité répondront : c'est l'Homme-Dieu.

Comme l'ont pressenti la théologie et la catéchèse modernes, c'est bien, en définitive, le Christ Total, Homme parfait, en qui se récapitule l'humanité d'hier, d'aujourd'hui et de demain, qui est l'Adam par

rapport à qui s'appréhende la tare originelle et la décision finale. Saisi dans cette perspective intégrale, transtemporelle, l'histoire du péché d'Adam n'a plus rien d'un mythe pieux, c'est une histoire vraie. La révélation religieuse n'a fait qu'anticiper la révélation scientifique qui l'éclaire, l'épure et la confirme ; mieux encore, la révélation religieuse a inspiré la révélation scientifique car cette autoanalyse de la science se découvrant prisonnière d'un penchant objectif acquis n'eut sans doute pas été possible sans l'enseignement de la théologie sur l'existence chez l'homme d'un penchant subjectif inné.

Maintenant que l'identité du coordinateur est démasquée, que son péché est mis en évidence avec le choix responsable d'une polarisation subjective innée, qui est incontestablement un mauvais choix pour l'homme, il reste à s'interroger sur ce contrepois, sur la contre-pesanteur, venant rétablir l'équilibre. Les mêmes influences rétroactives ne doivent pas être en effet abandonnées au seul pouvoir du mal. En d'autres termes, s'il existe un moyen de peser sur le passé à partir du futur, pourquoi limiter son usage aux seules rétroactions néfastes et maléfiques, pourquoi ne pas concevoir des rétroactions fastes et bénéfiques ? En bref, si de multiples sources futures sont en mesure d'agir sur le psychisme humain, il y a tout lieu d'établir au principe de cette rétroactivité autant de bons anges que de mauvais anges.

Je n'entends ici que poser le problème du bien et du mal me réservant de consacrer un autre travail au réexamen de la controverse entre Saint Augustin et les Manichéens. Il me faut limiter cet essai aux questions déjà immenses sur la liberté et la grâce soulevées par la controverse entre Saint Augustin et les Pélagiens. Or nous touchons maintenant à l'économie de la grâce avec la possibilité entrevue d'influences bénéfiques s'exerçant du futur sur le registre de la représentation psychique. La balance du libre arbitre reste en équilibre sur le registre d'expression physique, mais la pesanteur congénitale qui polarise la lecture de notre cadran psychique, du fait d'une détermination tenant à notre hérédité, peut se trouver contrebalancée par une pesanteur contraire, du fait d'une autre détermination tenant à notre postérité. Ainsi, toute intuition guidant le chercheur dans un processus de découverte peut être attribuée au rayonnement rétroactif de cette vérité future l'attirant comme un radio-phare.

En d'autres termes, si pour un chrétien le Christ est la Vérité, la Lumière, et si de plus nous sommes tous cellules de son Corps, pourquoi ne pas concevoir, que le redressement de notre polarisation subjective ne soit assistée par des émissions provenant de ce foyer futur, intuitions véhiculées par des ondes de probabilités subjectives ? Nous avons vu que c'est le consensus final des sujets observants qui engendrent rétroactivement le consensus initial des objets observés. Ce serait de même le consentement ultime et unanime des humains sur la Vérité de leur condition divine qui susciterait rétroactivement tous les consentements partiels en direction de cette Vérité, comme autant de "Oui" à des appels inspirés. S'il advient que demain la Science découvre expérimentalement que nous baignons dans le champ de telles influences rétroactives, l'enseignement théologique concernant la grâce ne se trouverait nullement dévalué du fait de l'intelligence de ses modalités phénoménales. Bien au contraire, dans la mesure où nous comprenons toute la dynamique de la croissance du Corps du Christ⁸, nous ne pouvons qu'être fascinés par le pôle de cet "Aimant" "de qui le corps tout entier, pourvu et bien uni grâce aux articulations et ligaments tire la croissance que Dieu lui donne" (Col 2-19).

Si nous admettons avec le même Paul que la Nature est "en travail d'enfantement" (Rm 8-22), et que toute l'évolution cosmique n'est que longue gestation d'un terme où se manifesterà à l'évidence le rassemblement organique de toute l'humanité dans le Corps du Christ, ne devons-nous pas croire que cette vie du Christ en chacune de ses cellules, que cette grâce unifiante s'infuse et se diffuse "par toutes sortes d'articulations et de ligaments" sans qu'il soit besoin d'ajouter quoi que ce soit à la Création. Elle est autosuffisante pour achever le plan divin car dans le corps du Christ, Homme et Dieu, le naturel et le surnaturel sont conjoints. Si nous admettons de plus que la perfection divine du Christ est incompatible avec les limitations de nos catégories humaines, il faut bien qu'en lui se conjuguent l'Alpha et l'Oméga, la symétrie de l'identique et la dissymétrie du différent, l'objet et le sujet, en Lui et par conséquent dans l'Homme total créé à son image et ressemblance

Il ne convient pas d'exclure que cet homme, de qui la nature attend sa "libération" (Rm 8-21) accède à la pleine intelligence de l'économie de la grâce qui réalise en lui l'unité organique de ce Corps du Christ

8 Je renvoie à ce sujet à ma conférence sur la croissance du Corps du Christ selon Saint Paul et Teilhard de Chardin.

dont il est membre. Il faudrait aussi évoquer dans la même rétrospective l'économie de la prière suggérée par Saint Marc : "Tout ce que vous demandez en priant, croyez que vous l'avez reçu et cela vous sera accordé" (Mc 11-24). N'est-ce pas là affirmation de la modalité rétroactive de la prière, la foi dans l'objectif à atteindre engendrant par récurrence le processus qui permettra de l'atteindre ? Il faudrait encore évoquer l'économie de l'Esprit Saint "distribuant ses propres dons à chacun comme il veut" (1 Co 12-11) "et gérant aussi bien la répartition des grâces" (1 Co 12-4) que "l'inspiration des prières" (Rm 8-26). Cet Esprit qui "communique tout ce qui doit venir" (Jn 16-13), "qui sonde tout et même les profondeurs de Dieu" (1 Co 2-10) est aussi celui qui dispense l'amour : "car l'amour de Dieu a été répandu dans nos cœurs par l'Esprit Saint qui nous a été donné" (Rm 5-5). La grâce, la prière, l'Esprit Saint, l'Amour, autant de chapitres escamotés par Pélage dont il faut se contenter de donner ici le titre en espérant qu'ils seront réécrits dans la perspective d'unité "de la foi et de la connaissance" (Ep 4-13) que Saint Paul aperçoit au terme de la construction du Corps du Christ.

CONCLUSION

On comprendra que je m'arrête, pris de vertige, au seuil de cette formidable espérance dans les richesses semblent inépuisables dès lors que le progrès de la connaissance vient soutenir le progrès de la foi. Il n'est en mon pouvoir que de donner un coup rapide de projecteur sur une problématique nouvelle dont l'approfondissement exigerait que soit mobilisé le meilleur de la pensée scientifique et théologique. Tel un guetteur, je me borne à alerter tout en ayant grande envie de me taire ; il serait tellement plus simple pour moi de savourer seul, tel Ali Baba, les trésors de la grotte dont j'ai surpris le Sésame. J'ai conscience d'une telle insuffisance à présenter les merveilles entrevues, que je m'expose, sans nul doute à encourir l'ire et la dérision de théologiens et de scientifiques professionnels, pour l'œuvre desquels j'ai le plus grand respect. Pourquoi donc prendre ce risque ?

Allez savoir ! Parce que je suis peut-être dans le champ de telles ondes rétroactives qui "opère en moi le vouloir et l'agir" (Ph 2-13) et vis à vis desquelles je dois garder ma liberté de discernement : "Là où est l'Esprit du Seigneur, là est la Liberté" (2 Co 3-17). En fait, ce qui me pousse à parler "avec crainte et tremblement" (Ph 2-13), c'est d'une part la conviction que la crise de la pensée religieuse n'a d'égal que la crise de la pensée scientifique. C'est d'autre part que la lumière que je crois voir en lisière de ces champs clos de recherche, dans leur franges d'interférence, ne m'appartient pas. Si je ne me trompe, la révolution conceptuelle qu'elle annonce n'aura rien de comparable avec ces grandes étapes de la pensée humaine jalonnée par les conquêtes des écoles philosophiques ou scientifiques. Ce sera d'abord une révolution technologique qui, comme la révolution électromagnétique, nucléaire ou informatique, n'offrira à l'humanité aucune possibilité de la refuser. On détectera les ondes récurrentes émises par le big-bang final comme on détecte aujourd'hui les ondes occurrentes émises par le big-bang originel. Il faut donc se préparer à assumer l'évènement au lieu d'être surpris et dépassé, comme c'est le cas avec le génie génétique et dans tous les domaines où l'on se plaint que la science va trop vite.

En observant que l'application technique précède de nos jours la réflexion éthique, j'apporte en même temps la réponse aux dames catéchistes de Cerdagne que j'évoquais pour commencer. J'imagine l'irritation croissante du lecteur de ce texte se demandant de quelle utilité peut bien être pour la catéchèse de telles recherches dont j'ai reconnu qu'elles demeureraient encore hermétiques à l'immense majorité des scientifiques et des théologiens. Comment voulez-vous me dira-t-on que les fidèles comprennent quoi que ce soit à votre rétrocoordination qui conduit à attribuer la tare originelle à quelque péché final ?

Ma réponse est très simple : à cet égard, aucune pédagogie n'est en effet concevable tant que la pratique de cette rétrocoordination n'aura pas succédé à sa théorie, l'expérience confirmant ainsi l'hypothèse. Les enfants n'ont pas besoin de connaître les lois de Maxwell et la théorie électromagnétique pour savoir allumer une lampe ou mettre en marche la télévision. Et pourtant l'ampoule leur donne sa lumière et la télévision ses images. Il n'ont pas besoin de comprendre, il leur suffit de voir ; que vienne demain à être techniquement maîtrisé, domestiqué, cet éclairage venant du futur, en sorte que soient désoccultées les sources et modalités de toute intuition, de toute inspiration, de toute prophétie, de toute illumination spiri-

tuelle, il ne sera pas nécessaire de leur expliquer comment fonctionne le détecteur d'ondes rétroactives du moment qu'il marchera. Ils verront et ils croiront sans qu'il soit besoin d'un doctorat es science pour comprendre comment le Christ ressuscité traversait les murailles.

Vous voyez où j'en suis et vous êtes en droit de me plaindre. Je me devais de vous dévoiler, ami lecteur qui a eu la patience d'arriver au bout de ce texte, jusqu'où mon hypothèse de recherche pouvait entraîner, pour qu'à votre tour, en toute liberté, sur la balance en bon équilibre de votre libre arbitre, vous exerciez votre discernement, faisant le tri entre les élucubrations à rejeter et les lumières à garder. Ne souhaitant ni séduire, ni enrôler quiconque, je ne plaiderai pas davantage ma cause si ce n'est en signalant, pour conclure, que cette nouvelle appréhension du Temps par l'homme, sur les registres distincts de son irréversibilité et de sa réversibilité, est dans "l'air"⁹. Les bons esprits du XV^{ème} siècle se sont cabrés lors de la révolution copernicienne qui leur imposait d'échanger leur représentation subjective de l'espace géocentrique contre une représentation objective, cosmocentrique, désormais universellement admise. Combien plus les bons esprits de ce XX^{ème} siècle finissant ne se cabreront-ils pas s'il leur est demandé d'échanger leur représentation subjective, égocentrée, du déroulement linéaire d'une histoire à sens unique contre une représentation objective d'une totalité historique, sphère d'un temps cosmique intégré d'Alpha à Oméga, dont nous ne serons plus que des satellites décrivant dans l'espace d'une vie des morceaux d'orbite.

Je ne doute pas que l'on ne taxe de néognosticisme ou de néopélagianisme une telle foi dans les possibilités de l'Homme, une telle espérance dans son prodigieux destin, une telle certitude que Dieu lui a donné une pensée capable de pénétrer tous les secrets de la Création en sorte que son consentement à l'Amour soit vraiment libre, une telle confiance dans l'attraction spirituelle que l'Esprit exerce pour nous aider à parvenir à bon port. A chacun son rôle de frein ou de moteur dans ce cheminement vers la "vérité toute entière" (Jn 16-13). J'ai trop insisté sur le consensus collégial présidant à la génération de la vérité pour récuser le magistère de la collectivité ecclésiale ou de la corporation internationale des hommes de science. Mais je sais aussi qu'il y a toute une dynamique du consensus dont tous les Galilée, tous les Teilhard, ont prouvé les inerties. Alors, sans illusion mais en toute lucidité je répète ma conviction : de nouveaux instruments conceptuels s'élaborent qui vont dans le sens du but assigné par Paul à l'Homme "accéder à la plénitude de l'intelligence, à la connaissance du mystère de Dieu : Christ en qui sont cachés tous les trésors de la sagesse et de la connaissance" (Col 2-3).

9 Lire notamment la Nouvelle Alliance de Prigogine (Prix Nobel) et E. Stengers (Gallimard)